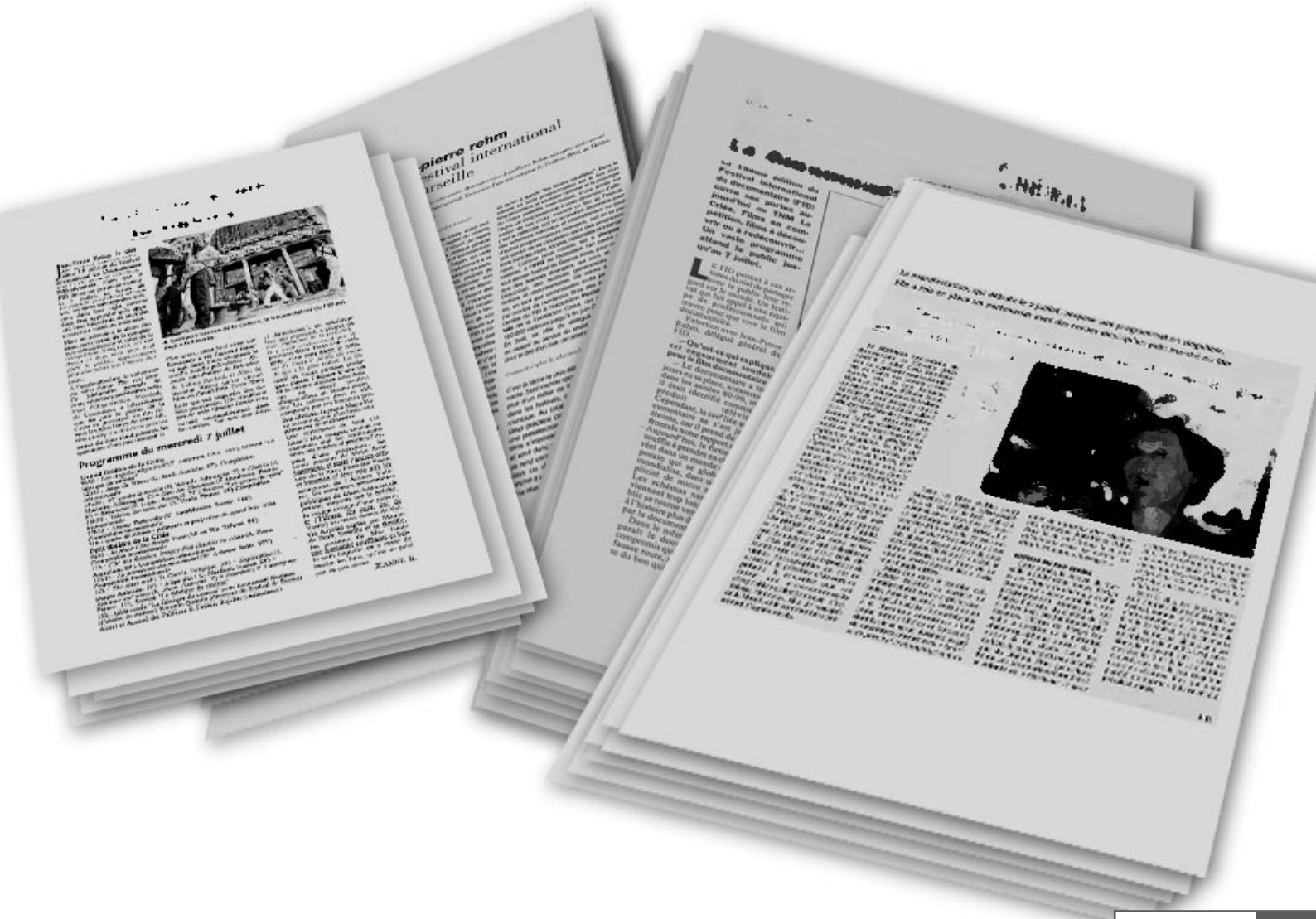
FIDMARSEILLE

17ème festival international du documentaire de marseille



REVUE DE PRESSE 2006

RP

sommaire

PRESSE NATIONALE/QUOTIDIENS

LE MONDE / LUNDI 3 JUILLET

L'HUMANITE / SAMEDI 15 JUILLET

LIBERATION JEUDI 13 JUILLET

LE MONDE / VENDREDI 7 JUILLET

LIBERATION / VENDREDI 7 JUILLET

L'HUMANITE / MERCREDI 14 JUIN

PRESSE NATIONALE/MAGAZINES

LES CAHIERS DU CINEMA / SEPTEMBRE

ZEUXIS / SEPTEMBRE

FESTIV'ALL / JUILLET-AOUT

LE MAGAZINE INFO / 8 AOUT

TELERAMA / SEMAINE DU 19 JUILLET

LES INROCKUPTIBLES / SEMAINE DE 18 JUILLET

POLITIS / JEUDI 13 JUILLET

PRESSE REGIONALE/QUOTIDIENS

LA PROVENCE / VENDREDI 14 JUILLET

LA PROVENCE / LUNDI 12 JUILLET

LA PROVENCE / SAMEDI 8 JUILLET

LA PROVENCE / MERCREDI 5 JUILLET

LA MARSEILLAISE / JEUDI 6 JUILLET

PRESSE REGIONALE/MAGAZINES

MARSEILLE L'HEBDO / MERCREDI 5 JUILLET

CITYMAG / SEMAINE DU 3 JUILLET

VENTILO – HORS SERIE SPECIAL FESTIVAL / JUIN 2006

PRESSE INTERNATIONALE

POV / ETE 2006

LE TEMPS / TUNIS 24 JUIN

LE QUOTIDIEN / TUNIS 20 JUIN

RP

PRESSE NATIONALE/QUOTIDIENS

RP

Le Monde 3 juillet 2006

RP

Les mille et une vies du documentaire

Jean-Pierre Rehm

Directeur artistique du Festival international du documentaire de Marseille depuis 2001.
Il travaille à l'Ecole des beaux-arts de Lyon

Un intellectuel éclectique, passionné par le croisement des arts sur la scène contemporaine, fait le point sur la situation d'un genre complexe que plus personne ne tient pour mineur. Il décrit le regain d'intérêt pour ce cinéma du réel, revivifié par les crises du politique et de la fiction

On assiste depuis quelques années à un fort regain du documentaire, dont attestent le nombre croissant et le succès, pour certains, de la sortie de ces films en salles. Confirmez-vous ce constat et comment l'expliquez-vous ?

Je serai un peu plus nuancé. Je ne crois pas, d'abord, que le documentaire ait jamais quitté les salles, simplement il y a eu des effets médiatiques qui ont fait que, à un moment donné, sa présence est devenue plus manifeste, et que par un effet boomerang des producteurs et des distributeurs ont réalisé qu'il y avait un marché possible du genre en salles.

Ce n'est donc pas une résurrection, s'agissant d'un genre qui a toujours été vivace, notamment dans sa capacité à résister aux formes majoritaires. Il me semble, ensuite, que le succès récent en salles de certains d'entre eux s'explique par deux facteurs. Le premier est une volonté de compréhension de ce qui nous arrive dans un monde où les pouvoirs fabriquent, de manière très ingénieuse, toujours plus d'opacité.

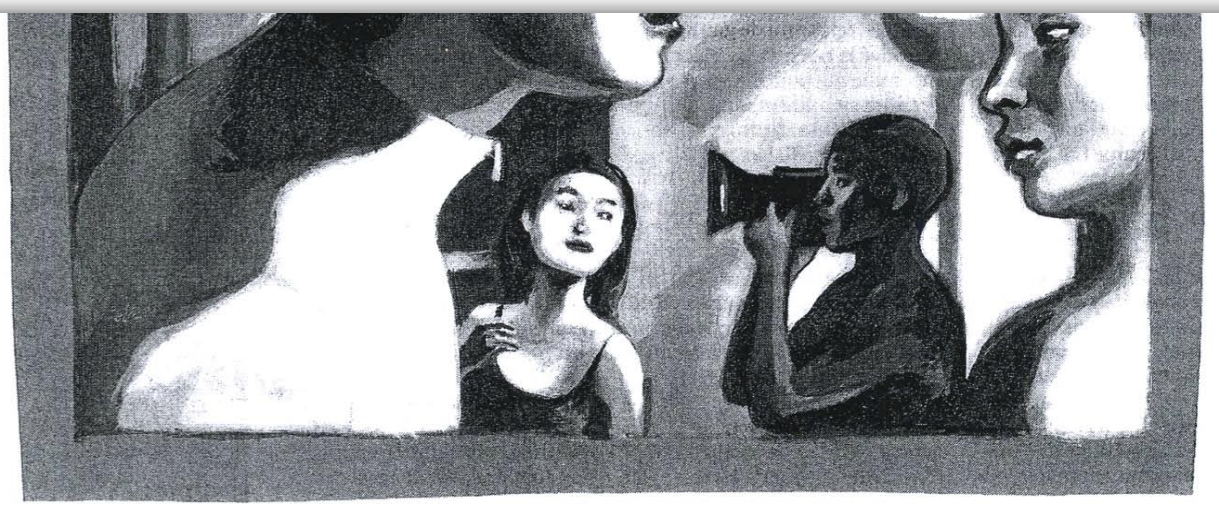
Le second est que la fiction ne prend plus en charge ces questions comme elle a pu le faire par le passé. La grille de lecture et d'intelligibilité de la fiction, avec des scénarios qui se copient peu ou

Votre sentiment sur ce qui est devenu une affaire non seulement cinématographique mais aussi politique ?

Ce qui m'a étonné dans cette histoire, c'est, justement à la faveur de l'aspect politique de la polémique, l'aveuglement total au geste cinématographique. Je déplacerai donc la question sur le terrain esthétique en disant que ce film a manifestement choisi la courte focale. Cela signifie que le réalisateur a délibérément décidé d'être très proche de ce qu'il filme, de placer tous les événements sur un seul plan, d'éviter la profondeur de champ.

Etait-ce, sur le plan métaphorique, la meilleure focale ? Etait-ce, en d'autres termes, la distance la plus adéquate, la plus juste, pour évoquer ce sujet ? Je ne sais pas. Mais peut-on autant reprocher à un film, comme on l'a beaucoup fait pour celui-ci, ce qui n'entre visiblement pas dans son champ de vision et donc dans son projet ? Je crois qu'on n'a pas assez vu que le film d'Hubert Sauper reposait aussi sur une sorte de naïveté et de propos métaphorique qui proposaient un type de contrat particulier.

Beaucoup de réalisateurs et de producteurs se plaignent du formatage de plus en plus strict imposé par le principal bailleur de fonds du genre qu'est la



avec des scénarios qui se copient peu ou prou les uns les autres et qui aboutissent à répéter *Star Wars* à des échelles variables, est devenue beaucoup trop lâche.

Il y aurait donc à l'origine de ce regain documentaire une double crise, celle du politique et celle de la fiction ?

C'est exactement la même pour moi, car il n'y a pas de politique sans représentation. C'est pour cela que l'art, et plus particulièrement le cinéma, m'intéresse autant, car je pense qu'il n'y va pas là d'une activité annexe, présentant au mieux un intérêt culturel, mais de nos existences et de notre rapport à l'Histoire. Par sa capacité à sonder longuement, et modestement aussi, j'y insiste, une question qui peut sembler de prime abord locale, le documentaire s'inscrit pleinement dans cette articulation entre l'art et l'Histoire.

Les cinéastes dont je présente des rétrospectives à Marseille entretiennent ce type de rapport, qu'il s'agisse de Jean-Pierre Gorin et de Werner Herzog l'année dernière, ou du cinéaste allemand Hartmut Bitomsky cette année, qui montre par exemple dans un de ses films, contrairement à l'idée répandue, que la construction par Hitler d'un complexe autoroutier en Allemagne correspondait moins à une visée utilitaire qu'à une exigence d'image. Cela est tout à fait fascinant.

Revenons au présent et aux événements qui ont marqué l'histoire récente du documentaire, à commencer par *Etre et avoir* de Nicolas Philibert, à la fois pour son impressionnante réussite commerciale et pour le procès qui s'est ensuivi à l'initiative de son personnage principal, l'instituteur Georges Lopez, qui s'estimait lésé par ce succès.

Que pensez-vous, tant du succès, inattendu, du film que de la procédure, tout aussi surprenante, qui l'a suivie ?

L'histoire du procès est évidemment très intéressante car elle montre avant tout que dans l'état de grande misère dans lequel nous vivons, la dernière chose dont les gens se sentent propriétaires, c'est leur image. Qu'on puisse vouloir s'approprier quelque chose qui est par essence de l'ordre de la dépossession me paraît étrange. D'un autre côté, ce dont atteste cette procédure, sans que cela doive remettre en cause l'honnêteté de Nicolas Philibert, c'est d'une protestation symptomatique contre la manière dont une certaine forme de documentaire a pu au cours de son histoire naturellement s'emparer du travail des gens, comme s'il s'agissait d'un acquis. Je pense qu'on est là dans ce qu'on pourrait appeler un inquestionné générique.

Quant au succès du film, on peut peut-être l'assimiler à celui de certaines expositions impressionnistes qui éludent la personnalité artistique des peintres au bénéfice du mouvement qui les rassemble : il y a un effet de nostalgie pour la pédagogie heureuse d'un monde perdu, celui d'une France du XIX[e] siècle, qui n'a sans doute jamais existé.

Autre événement d'importance, la Palme d'or accordée au Festival de Cannes en 2004 au documentaire anti-Bush de Michael Moore *Fahrenheit 9/11*... Comment analysez-vous cette récompense ?

> « Un outil de compréhension du monde qui utilise des clés parfois étranges, mais surtout pas des passe-partout »

Dans la mesure où ce succès peut permettre la production et l'existence concomitantes d'aventures plus singulières, on ne peut que s'en réjouir. D'un autre côté, il faut bien dire que cette palme décrète la victoire d'une rhétorique télévisuelle dont la structure non déclarée est celle du procès. Cette forme, devenue largement majoritaire dans le documentaire, distribue les rôles des personnages conformément à un modèle destiné à faire éclater une vérité, à désigner des coupables et à instruire un châtiment.

Le film de Michael Moore, par son cadrage, par son montage, est exemplaire de cette mise en spectacle d'une conception policière des manifestations du sens. Que quelqu'un comme Charlton Heston, par exemple, en fasse les frais m'incommode. Car je n'oublie pas que Charlton Heston a produit, et joué dans *La Soif du mal* d'Orson Welles, un film d'une tout autre complexité sur les rapports entre la vérité et la justice, et qu'il a également accompagné nombre de manifestations pour les droits civiques aux Etats-Unis. Tout n'est donc pas si simple. Les films les plus passionnants sont, me semble-t-il, ceux qui remettent délibérément le genre à l'épreuve d'une scénographie qui échappe à ce cadre juridique.

Pour moi, le documentaire est un poème sur l'actualité qui appelle à une relecture constante. C'est un outil de compréhension du monde qui utilise des clés parfois étranges, mais surtout pas des passe-partout qui font semblant d'ouvrir des portes pour mieux les verrouiller.

Un dernier succès en date, qui a celui-ci véritablement défrayé la chronique, est celui du *Cauchemar de Darwin* d'Hubert Sauper qui se veut, à partir d'une situation locale, une métaphore de l'exploitation de l'Afrique par l'Occident.

pal bailleur de fonds du genre qu'est la télévision.

En êtes-vous d'accord, et de quels horizons, dans ce cas, viennent les recherches les plus novatrices ?

C'est évidemment une question fondamentale. Même s'il ne faut pas verser dans l'accusation systématique de la télévision, qui permet toujours, même si c'est trop rarement, à certains projets singuliers d'exister, force est de constater, en effet, que les tentatives les plus fructueuses, les films qui font avancer le genre, sont très souvent, aujourd'hui, des œuvres autoproduites. Cela a été rendu possible grâce aux nouvelles technologies, qui permettent désormais une indépendance presque totale à l'égard des critères classiques de production, depuis le coût de financement jusqu'à la présence d'une équipe en passant par les contraintes de durée ou de sujets.

Tous ces impératifs, qu'il ne faut surtout pas mésestimer au nom du romantisme de l'artiste tout-puissant, tendent malgré tout à produire des œuvres qui finissent structurellement par toutes se ressembler en dépit de leurs velléités de ne pas entrer dans le moule. Prenez le Français Olivier Zabat avec *1/3 des yeux*, prenez le Chinois Wang Bing avec *A l'ouest des rails*, ce sont des gens qui ont travaillé longtemps seuls, à l'écart des circuits cinématographiques et du confort, même relatif, qu'ils procurent, et qui ont créé des formes qui bouleversent totalement le genre.

L'histoire de l'art, de Franz Kafka employé dans une compagnie d'assurances jusqu'à Francis Ponge qui travaillait à l'EDF, nous montre que la création n'est pas nécessairement l'apanage de gens qui s'y consacrent exclusivement, en vertu du respect et du luxe dévolu en France au statut d'auteur de cinéma, statut dont on sait combien il a été dévoyé, y compris dans le domaine du documentaire, depuis son invention par la Nouvelle Vague. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
JACQUES MANDELBAUM
ILLUSTRATION D'ALINE BUREAU

L'Humanité 15 juillet 2006

RP

l'Humanité

CULTURE

« La racine de ce qui nous éblouit... »

Marseille . La 17e édition du Festival international du documentaire vient de se tenir en beauté.

C'est au palais du Pharo, dominant l'embouchure du port et les bassins d'où appareillent les grands ferries de la Méditerranée, que se tenait cette année le Festival international du documentaire de Marseille (FID). C'est dire que ce paysage solaire était propice à la projection des ombres du monde et des contrastes qu'elles suscitent, ainsi que le souhaitait Jean-Pierre Rehm, délégué général de la manifestation. Du flux inépuisable d'images, il a bien fallu extraire cent-vingt-cinq films dont trente en compétitions, internationale et nationale. De là, il faut attribuer des prix, au coeur de fragments disparates, de regards singuliers et de dispositifs à distances variables. L'ordonnancement de leurs possibles échos, des forces réflexives qu'agitent leurs répercussions, signe à la fois l'identité du festival, et son pari. Là-Bas, de Chantal Akerman, et la Fin et le début, du réalisateur brésilien Eduardo Coutinho, se sont vu attribuer à égalité le grand prix de la compétition interna-

tionale. La récompense de la compétition nationale est allée au premier film d'Ariane Michel, les Hommes. Un « parti pris des choses » à la Francis Ponge, nous indique la présentation, qui conduit la cinéaste aux confins de terres glacées, où des naturalistes se profilent pas à pas pour observer la

nature dont nous sommes, pierres et bêtes confondues. Coutinho poursuit sa pratique du libre entretien, sans scénario préalable, cette fois avec des paysans du Nordeste du Brésil, saisis entre l'arrivée et le départ du réalisateur présent à l'image. Une culpabilité qui semble originelle, à la manière de celle qui poussait Baudelaire à écrire, oblige Chantal Akerman à prendre en main sa caméra malgré le constat paralysant qu'elle opère en arrivant à Tel-Aviv : elle ne peut ni ne veut « faire un film sur ou en Israël ». Pourtant la réalisatrice s'installe dans une pièce close par des stores de paille aux fins interstices et le cadre se dessine. Un film va survenir des lacunes mêmes de l'image. L'intelligence sensible du regard assure la transmission de cette écriture subjective de l'histoire dont tout documentaire est chargé. Géographiquement tout près, à Jaffa, le Palestinien Kamal Aljafari procède par le montage pour, pierre à pierre dans son film le Toit, composer la cohérence introuvable de son récit familial, des grands-parents chassés en 1948 par les Israéliens, contraints par la tempête de revenir à quai pour s'apercevoir que leur maison a été dévolue à une autre famille.

L'Américain Allan Sekula, lui, choisit avec la Loterie de la mer, un voyage de près de trois heures à l'écran, naviguant de port en port comme autant d'observatoires privilégiés de la mondialisation capitaliste. Du film de photographe (Time Is Working Around Rotterdam, de Valérie Jouve) au film de plasticienne (le Préparateur, de Noëlle Pujol), au reportage qui inclut au tournage la dramaturgie à l'oeuvre (le Comité, de Mareo Herrera, sis dans la prison équatorienne de Quito), le FID s'engage en cinéma. Mention spéciale, pour ce qui nous concerne, au Français Vladimir Leon pour le Brahmane du Komintern. Le cinéaste est parti en quête d'un révolutionnaire bengali, M. N. Roy, jeune dirigeant du Komintern des années 1920 apparaissant aux côtés de

Lénine sur les photos de l'époque - maintes fois trafiquées depuis - mais disparut des livres d'histoire. Du Mexique à Moscou, de Berlin aux Indes, le portrait fantomatique de ce grand humaniste prend corps et âme, révélant la solitude à quoi sa totale intégrité l'avait contraint. Et de ce festival aux rivages scintillant, un au-revoir volé à Ponge, encore lui : « La racine de ce qui nous éblouit est dans nos coeurs. »

Dominique Widemann

Libération 13 juillet 2006

RP

Marseille, réservoir docs

Retour sur le 17e festival international: 120 films, aux thèmes et tons très variables.

Marseille envoyé spécial

A muse-gueule théorique: que doit faire un festivalier censé se passionner pour le documentaire un soir de finale de Coupe du monde? Ignorer les clameurs qui montent du Vieux Port, et filer (re)voir *Be With Me*, film singapourien très buzzé d'Eric Khoo? Ou regarder le match du XXIe siècle sur grand écran? Au 17e Festival international du documentaire de Marseille, qui s'est achevé avant-hier, la majorité des spectateurs ont choisi la deuxième solution. Quelques poignées ont toutefois résisté en honorant, soit la sélection concoctée par l'équipe de Jean-Pierre Rehm, soit les «écrans parallèles», un «off» qui était travaillé cette année par la «fiction» et «la nuit».

Près de 120 films étaient présentés (contre 80 en 2005), en incluant les rétrospectives de Hartmut Bitomsky et Joaquin Jordà. Indés ou chiadés, poèmes plastiques ou voyages sensoriels, docus politiques ou exercices arty... Impossible de dégager une quelconque unité thématique que récuse d'ailleurs Jean-Pierre Rehm. D'où cette circulation entre quelques œuvres, aléatoire et arbitraire.

Politiques frictions. Apprentissage de la démocratie ultra-locale. En Chine d'abord, avec ***Tian Li*** de Song Tian. La jeune réalisatrice suit à la mini DV les débats houleux autour de l'élection du chef de village. C'est surtout l'observation de la commune et de ses habitants comme un écosystème bouillonnant qui intéresse la réalisatrice. Immersion parfois pénible sur la longueur, mais il semble que nulle part ailleurs on pourrait entendre une petite phrase politique comme, *«Tu as fait de la route du village un vêtement déchiré par les chiens»*.

Très remarqué, ***Au diable Vauvert***, de Thierry Lanfranchi, a d'abord fait peur. Du genre «baba bavard», sur les alters et la politique. Crainte rapidement dissipée. Lanfranchi suit la mise en place d'un SEL, un Système d'échanges locaux, à Vauvert, commune du Sud de la France où le jeune Mounir a été tué en 1999. Il oublie rapidement son sujet de départ pour se concentrer sur plusieurs portraits d'hommes et femmes qui animent la vie locale. Qualité principale du film: générer de l'espoir sans aucun bon sentiment. *«Ce qui est extrémiste, c'est ce que vivent les gens»* dit calmement l'un des protagonistes.

Princesses of Persiennes. Imaginez un *Fenêtre sur cour* à Tel-Aviv. Aussi statique et confiné dans le dispositif - une caméra fixe, une voix off, derrière les fenêtres d'un appartement, qu'assez bouleversant dans son résultat. ***Là-bas*** de Chantal Akerman produit un étrange suspense psychologique. Et même un questionnement géopolitique (si si). Qu'est-ce qu'une «terre d'appartenance»? Ainsi Akerman se souvient qu'enfant, de famille juive, installée à Bruxelles, elle ne pouvait pas jouer dans la rue avec les autres enfants. Elle les regardait par la fenêtre. Tout est dit. L'appartenance toujours avec ***Resonating Surfaces***, de Manon de Boer. La cinéaste hollandaise filme tendrement une psychanalyste brésilienne, Suely Rolnik, faisant l'éloge de *«la vibration vitale»*. Suely Rolnik a fait de la prison pendant la dictature. Son image fut *«démolie»* par les médias. Elle s'exila en France où elle fréquenta Guattari et Deleuze, *«mon schizo analyste»*. Emprisonnement du corps, blessures media-narcissiques. Une chanson de Gal Costa va avoir une fonction révélatrice: il faut en finir avec l'exil et rentrer au Brésil. Vues d'immeubles de São Paolo. Scènes de la vie familiale derrière des parois vitrées. Voix off de Suely. Malgré un parti pris un peu affecté, Manon de Boer parvient à filmer une femme qui ne veut à aucun prix *«perdre la grâce»*. Ainsi qu'à aborder le Brésil comme une *«plaque sensible»*.

L'Empire d'essence. ***Cinnamon,*** de Kevin Jerome Everson, suit Erin Stewart, une employée de banque passionnée de dragsters. Préparation de la voiture, une super pro stock de 1984. Vidange et nettoyage. Concentration et répétition des gestes du pilote. A priori, tout est en place pour un récit linéaire, «avant-pendant-après» la course. Tout faux. L'artiste Kevin Jerome Everson réserve un traitement visuel et sonore très singulier à ce sport mécanique. Il filme ces compétitions automobiles comme une *«routine»*, selon les mots de John Bowles, le chef de la «team». Le film fonctionne comme un voyage sensoriel. Image filtrée, bleutée, bande-son très chiadée (un son littéralement «garage», bien sûr). Hommage très classe à la «car culture» américaine, Everson suit la voiture au ralenti, comme une sorte de monstre mythique, une créature hybride qu'il faut caresser, laver et alimenter. Avant qu'elle ne se réveille. ◆

EMMANUEL PONCET

Le palmarès

Grand prix de la compétition internationale: ex aequo ***Là-bas*** de Chantal Akerman (France) et ***O Fim e o princípio***, d'Eduardo Coutinho (Brésil).
Grand Prix de la compétition francaise: ***les Hommes***, d'Ariane Michel (France).
Prix «premier film»: ***Tian Li*** de Song Tian (Chine).
Mention spéciale à ***Paraíso,*** de Felipe Guerrero (Colombie).
Prix son: ex-aequo ***Encontros***, de Pierre-Marie Goulet (Portugal) et ***Alsateh***, de Kamal Aljafari (Palestine).
Prix Georges de Beauregard: ***El Comité*** de Mateo Herrera (Equateur), dans la section internationale, ***la Prisonnière du Pont aux Dions***, de Gaël Lépingle (France), en section française.

Le Monde 7 juillet 2006

RP

FESTIVAL LE FID À MARSEILLE

Pouvoir du documentaire

LE FESTIVAL INTERNATIONAL du documentaire de Marseille tient lieu, en France, de laboratoire de recherche à ce genre aux formes très diverses. Sous la direction de Jean-Pierre Rehm, sa dix-septième édition se tient du 6 au 11 juillet au Palais du Pharo. Elle inaugure aussi la présidence d'Aurélie Filipetti.

Comme chaque année, deux sélections, l'une internationale (vingt films), l'autre française (dix), seront soumises à deux jurys, respectivement présidés par les réalisateurs américain Gary Conklin et français Jean-Claude Rousseau.

Le festival présente cette année trois rétrospectives. La première consacre un grand documentariste allemand, Hartmut Bitomsky, dont l'œuvre sans concession analyse les processus de production industrielle et, plus largement, les rapports qu'entretiennent l'économie, la politique et la représentation.

Avec l'Espagnol Joaquin Jorda, c'est à un cinéma de tradition plus expressément militante que s'intéresse le festival, avec raison : ce réalisateur est un bon exemple de la manière dont le militantisme peut être transcendé.

Enfin, on découvrira à Marseille le travail, méconnu en France, du vidéaste québécois Robert Morin qui, depuis trente ans, se mesure dans sa pratique de production, comme dans les sujets qui lui sont chers, à la question de la marge.

Pour qui voudrait glaner plus avant dans ce riche programme, on conseillera de suivre la piste à laquelle invite Emmanuel Burdeau : la sélection intitulée « Be with me » propose, dans le cadre d'un partenariat de la manifestation avec les *Cahiers du cinéma*, de mettre au jour les rapports troublants et frauduleux du documentaire et de la fiction. On y trouvera donc le *Be with me* du Singapourien Eric Khoo, mais aussi *A Letter from Hiroshima* du Japonais Nobuhiro Suwa, *Le Voyage à Vézelay* du Français Pierre Creton, ou *En avant jeunesse* du Portugais Pedro Costa.

Un programme sur le thème de la nuit, concocté par le critique Cyril Neyrat, un autre destiné aux enfants avec l'association Photokino, une fenêtre ouverte sur le festival partenaire de Tübingen, ainsi que moultes tables rondes permettront enfin de prendre toute la mesure de cette manifestation, qui mérite, pour la haute idée qu'elle transmet des pouvoirs du cinéma, d'être suivie et soutenue. ■

J. M.

FID, Palais du Pharo, 58, boulevard Charles-Livon, Marseille-7e. Tél. : 04-95-04-44-90. Du 6 au 11 juillet. www.fidmarseille.org/

Libération 7 juillet 2006

RP

LIBERATION
VENDREDI 7 JUILLET 2006

Cinéma. Le rendez-vous marseillais accueille des films indépendants et innovants.

Le documentaire change d'air au FID

FID Marseille
Jusqu'au 11 juillet. Palais du Pharo, 58, bd Charles-Livon (Marseille VII^e). Programme sur www.fidmarseille.org,

Le Festival international du documentaire de Marseille est beaucoup plus que ce que désigne son intitulé. Certes, la centaine de films qui sont montrés pendant une semaine, et cette année, 17^e édition, dans un nouveau lieu, au-dessus du Vieux-Port, le Palais du Pharo – après plusieurs années passées au théâtre de la Criée –, relève d'une pratique non fictionnelle, du moins frontalement. Mais le FID (à travers les choix de son délégué général, Jean-Pierre Rehm) est devenu un avant-poste de la production indépendante, avec des œuvres rendues possibles par la révolution numérique. Les formes et les formats y sont plus libres qu'ailleurs, les sujets également.

Cette fois encore, à travers la compétition internationale (vingt films), la compétition française (dix autres), en présence de plusieurs réalisateurs, et les sept «écrans parallèles», le programme est dense. Parmi les rétrospectives, deux documentaristes à découvrir: l'Allemand Harmut Bitomsky, creusant le thème de la fabrication industrielle ou guerrière *(B-52, Die UFA, Reichsautobahn...),* et l'Espagnol Joaquin Jordà, issu de l'Ecole de Barcelone *(Numax presenta, El encargo del cazador...),* qui fera l'objet d'un hommage posthume puisqu'il est décédé il y a à peine dix jours. Par ailleurs, un petit séjour à Marseille (une des plus séduisantes villes de France, on le sait trop peu!) pour commencer l'été n'est pas une mauvaise option. ◆

DIDIER PÉRON

L'Humanité 14 juin 2006

RP

Tout un monde à Marseille

DOCUMENTAIRE · La prochaine et 17e édition du Festival international de Marseille se tiendra du 6 au 11 juillet. Avec un menu prometteur.

C'était, vendredi dernier à Marseille, la présentation à la presse des réjouissances à venir au cours du prochain Festival international du documentaire (FID) qui se tiendra du 6 au 11 juillet. Cette 17e édition de la manifestation permettra, selon son délégué général, Jean-Pierre Rehm, « de parcourir en près de cent films les ombres du monde ». Trente films en deux compétitions,

COLOMER/FIDMARSEILLE

l'une internationale, l'autre française, des Écrans parallèles qui leur feront écho en invitant la fiction, des séances spéciales, d'autres dédiées aux enfants, un programme Toutes les nuits décliné en six jours… le menu, terme approprié par ses vertus apéritives, a été déroulé sans ennui tant ce festival sait faire partager l'exigence de curiosité qu'impliquent le documentaire et sa présentation.

À commencer par son affiche, une photo extraite d'une vidéo de Jordi Colomer montrant un manifestant solitaire qui court en exhibant à la manière d'une pancarte une maquette semblable aux immeubles en (dé)construction qui derrière lui bornent le paysage urbain. Ainsi du réel et de sa revendication, de sa représentation et de leur commune fragilité. Jean-Pierre Rehm s'avoue « attentif aux hybridations ». Si l'une des principales constantes de l'initiative réside dans le souci de prospection, la découverte de premiers films, des films anciens ou plus récents leur sont accolés.

« Le documentaire, souligne Jean-Pierre Rehm – commentant une sélection opérée au sein de quelque 2000 films reçus –, a une valeur historique. Les films choisis doivent faire preuve de cette qualité-là et ne pas s'en tenir à la stricte information. Nous privilégions des films qui s'inscrivent dans une durée, dans une réflexion. » Cette année encore, plusieurs films sont directement liés à l'histoire, à l'instar du film palestinien *The Roof* de Kamal Aljafari, cinéaste d'une nouvelle génération qui s'exprime également en Amérique du Sud, bien représentée au festival, de l'Équateur (*El Comité*, de Matteo Herrera) à la Colombie (*Paraiso*, de Felipe Guerrero). Chine, Allemagne ou Malaisie, l'exploration des territoires se déleste des seuls confins géographiques pour opérer des glissements de forme et d'expression. Ainsi du film *The Lottery of the Sea*, du cinéaste américain Allan Sakulla, marxiste qui considère son travail photographique comme une contribution politique et, nous explique Jean-Pierre Rehm, livre un opus cinématographique

> ***« Le documentaire a une valeur historique. Les films choisis ne doivent pas s'en tenir à la stricte information. »***
> **JEAN-PIERRE REHM**
> DÉLÉGUÉ GÉNÉRAL DU FESTIVAL

sur la vie des grands ports dont la ligne formelle, apparemment conventionnelle et doublée d'une analyse forte, offre un résultat finalement inhabituel. Un autre photographe, William Eggleston, hybride chronologie et outil technique, par un montage actuel d'images filmées par lui en 1973 et oubliées depuis. Travaux d'artistes qui se revendiquent comme tels, à l'exemple de Valérie Jouve (*Time is Working Around Rotterdam)* ou Manon De Bœr *(Resonating Surfaces)*. Beau travail comme celui qu'accomplissent Stefan Hayn et Anja-Christin Remmert avec *Malerei Heute*, parcours réaliste dans la ville dont les publicités sont reprises en des aquarelles d'inspiration cézannienne et qui interroge ainsi peinture, urbanisme et cinéma.

On n'en finirait pas. Ajoutons que les Écrans parallèles accueilleront une rétrospective consacrée aux documentaires du cinéaste espagnol Joaquin Jorda, une autre célébrera Hartmut Bitomski, dont on sait la place prépondérante dans le documentaire allemand. Précisons que les programmes destinés aux enfants leur offriront la découverte de réalisateurs comme Johan van der Keuken, Alain Cavalier ou Jonas Mekas, et le plaisir sera complet. L'impatience aussi qui nous transportera, ce n'est pas rien, au Palais du Pharo.

D. W.

JORDA/FIDMARSEILLE

Une rétrospective sera dédiée au cinéaste espagnol Joaquin Jordan, qui a réalisé *De Nens*.

PRESSE NATIONALE/MAGAZINES

RP

Les Cahiers du Cinéma septembre 2006

RP

FESTIVAL. MOISSON DE DÉCOUVERTES AU 17e FID MARSEILLE AUTOUR D'UNE PASSIONNANTE QUESTION.

Au sujet de Marseille

Troisième année de compagnonnage entre le Festival international du documentaire (FID Marseille) et les *Cahiers* – plus qu'un partenariat, une complicité critique. Le délégué général du Festival, Jean-Pierre Rehm, intervient régulièrement dans ces pages, tandis que deux « Écrans parallèles » ont à nouveau été conçus par des membres de la rédaction. Dans « Toutes les nuits », Cyril Neyrat proposait un égarement raisonné dans l'obscurité, de sonde spatiale en virées nocturnes. Emmanuel Burdeau prolongeait de récentes préoccupations, avec « *Be With Me* – La fiction avec le documentaire ». Il s'agissait de substituer à la logique du check-point une attraction amoureuse entre les deux registres, à l'ombre du film d'Eric Khoo. Le FID a cette année investi un nouveau site (le palais du Pharo), le théâtre de la Criée étant en travaux. La translation n'a pas fait dévier sa ligne de fuite : conseller des documentaires se riant des anciennes migraines (vrai/faux, réel/mise en scène…), expérimenter toutes les températures du cru au cuit.

Entre autres cristallisations, cette édition a permis de reconfigurer une vieille question, aussi basique qu'abyssale : le « sujet ». On parle ici du « thème » – mais l'ambiguïté du terme n'est pas pour nous déplaire. La question est sensible en terre docu : avoir un Sujet, c'est encourir le soupçon du crible journalistique ou idéologique. Où l'on retrouve la *« fable contrariée »* de Jacques Rancière, selon qui le cinéma est tiraillé entre l'activité de la représentation (ordonner, donner forme) et la passivité esthétique (s'effacer, travailler à rejoindre le silence des choses). Un pan du documentaire a parfois tendance à se vouer uniquement à la seconde option. Le Sujet, il s'agit alors de le fuir (sur le mode de l'errance), de l'évider ou l'abjurer (le sujet apparent n'est pas le véritable, toujours ailleurs ou à venir).

Les jurys du FID ont plutôt, cette année, défendu ce registre, dans les compétitions française (Grand Prix à Ariane Michel, pour *Les Hommes*) et internationale (Grand Prix, ex aequo, à *La Fin et le début*, du Brésilien Eduardo Coutinho, et *Là-bas*, de Chantal Akerman). Si Michel suit une expédition au Groenland, c'est pour filmer à hauteur de phoque ou de caillou, ramener les chercheurs, privés de parole, à des animaux mystérieux. L'allègre Coutinho dit explicitement arriver dans le Nordeste sans *« avoir de sujet »* et flâne de rencontre en rencontre. Quant à Akerman, elle va en Israël pour s'enfermer. Déprimée, n'ayant pas le courage de sortir de son appartement, elle saisit les voisins d'en face à travers les stores. En voix off, elle fait la chronique de son état psychique : *« Je suis déconnectée de tout. »* Pas besoin de des-

■ *Le Brahmane du Komintern* de Vladimir Léon.

cendre dans la rue – l'enfermement, la peur, c'est Israël. Drôle de billard, tout de même.

Une autre musique s'est faite entendre à Marseille. Des films « à sujet », « à thème », « à thèse » ? Heureusement non. Mais de belles contrariétés, des films « dans » leur sujet. Ils ne le « traitent » pas ; ils négocient avec lui, s'y agrippent comme à une planche. L'image reproduite par l'affiche du FID était une bonne prise pour le comprendre : extraite d'*Anarchitekton*, une série de vidéos de l'Espagnol Jordi Colomer, elle montre, dans une zone d'immeubles, un homme brandissant la réplique en carton d'une des tours derrière lui. Le « sujet » est certes un risible modèle réduit ; mais si on l'utilise pour ce qu'il est – une maquette, et non un « point de vue » – il devient un précieux intercesseur, à la manière d'un objet trouvé.

Thèses et enquêtes aquarellées

De ce jeu, *Malerei Heute* (Peindre aujourd'hui) fut le représentant le plus surprenant. Réalisé par les Allemands Stefan Hayn et Anja-Christin Remmert, il stigmatise la propagande publicitaire. Plans fixes, voix off atone alternant frontalité politique et mystérieuses digressions : le dispositif pourrait paraître dinosaurien, mais l'essentiel du film est un banc-titre d'aquarelles où Hayn, également peintre, reproduit *in situ* les panneaux publicitaires. Étonnant télescopage, comme si Debord s'était mis à la peinture à l'eau. Les auteurs expliquent que ce support fut utilisé par des peintres pour documenter l'Allemagne en ruine de 1945. Il y a surtout là une mélancolie : le pamphlet est ainsi rattaché à une tradition, à ses possibles échec ou disparition. L'art, en tant que support politique, compte peu face à la puissance de frappe publicitaire, qui le dilue : il peut tout au plus entraîner les affiches, via l'aquarelle, dans cette dilution même. Voilà bien l'éthique de la maquette : oui, on a un « sujet », un « message », on veut encore dire quelque chose. Mais on sait que cette indignation est elle-même un modèle réduit, une chose déterminée, un genre ancien aux couleurs passées : relativiser sans être ironique, affirmer sans être monomaniaque.

De même, *La Loterie de la mer*, de l'Américain Allan Sekula. L'idée est de faire de l'océan le grand miroir (ou la métonymie) de la dérégulation économique. Du Japon en Galice, de Panama à Athènes, le film coud de multiples vignettes autour des activités maritimes. Sa beauté réside dans le contraste entre la voix off, monobloc (car ressassant la mainmise du libéralisme), et la labilité de ses raccords aquatiques.

Dans *Le Brahmane du Komintern*, Vladimir Léon sillonne les continents, sur les traces du mystérieux M. N. Roy (1887-1954). Nationaliste indien, Roy se rallia au marxisme à Mexico, devint cadre de l'Internationale communiste à Moscou, avant de devenir antistalinien à Berlin, puis de retourner en Inde. Cela pourrait virer à la ronronnante soirée Théma, ou au contraire à l'enquête sur l'enquête, perdant de vue son objet. Il y a bien des archives et des témoignages ; il y a bien aussi le flottement des flux urbains, des hôtels, des gares. Mais il y a surtout, entre les deux, un modèle de voix off (documentée et blagueuse, précise et littéraire), capable de faire fleurir toute l'histoire russe dans un jardinet moscovite. À l'écran, la présence de Léon évoque un Tintin feutré, se faisant engueuler comme un gamin par une archiviste revêche.

Enquête elle aussi rieuse, *Le Dernier Communiste*, du Malais Amir Muhammad, met ses pas dans ceux de Chin Peng, chef d'un Parti communiste toujours interdit en Malaisie. Le film ne va pas à la rencontre de Peng, en exil en Thaïlande, mais s'arrête dans les divers lieux où il a vécu et combattu. Tandis que des sous-titres déroulent sa biographie, Muhammad esquisse les portraits des lieux aujourd'hui, souvent sans aucun lien avec le communisme : tel interlocuteur raconte ses espoirs de mariage, telle autre vante les pamplemousses de sa région… Une zone forestière était un maquis du temps de Peng, elle est aujourd'hui une réserve pour touristes. Le cinéaste insère aussi de criards numéros musicaux évoquant *La Saveur de la pastèque* de Tsai Ming-liang. Dans l'écart entre les sous-titres (la vie d'un guérillero) et les images (évoquant le dépliant touristique ou le clip de karaoké), s'ouvrent les profondeurs d'un pays abandonné au pragmatisme. S'ouvre aussi une ironie sur le genre même de l'enquête : du film au parc « à thème », il n'y a peut-être qu'un pas. ►

► Ce qui s'impose et se creuse

Parmi d'autres pivots : *Paysage imposé*, de Pierre Creton *(Secteur 545)*, semble d'abord tendre vers l'exposé pédagogique. Il filme un lycée agricole où l'on enseigne la lecture du paysage, ce sur quoi il interroge profs et élèves. En sous-main, Creton semble surtout s'intéresser au lycée et à la fin de l'adolescence. Loin pourtant d'être un sujet postiche, le paysage *s'impose*, en effet, à travers cadres et fenêtres. Un article du *Monde* explique que les agriculteurs sont désormais conçus comme des *« producteurs de paysage »*. Creton le fait lire à une prof, tandis que défilent à l'écran des frondaisons qui, à la longue, s'apparentent à des branches sur un tapis roulant, matérialisent l'abstraite manufacture décrite par l'article. Même question pour le paysage et le Sujet : un film le produit-il ou est-il produit par lui ? Les Américains Lee Lynch et Lee Anne Schmitt filment eux, dans *The Wash*, une rivière asséchée où ils allaient jouer gamins. L'ancien Eden abrite désormais la misère des émigrés mexicains et la médiocrité des lotissements *cheap*. La caméra s'attarde sur une revue porno dans la poussière : condensant en apparence la décrépitude du lieu, elle a le même grain que les vues Super 8 rappelant l'émerveillement d'autrefois. Détritus, souvenirs, sujets-maquettes : toujours des objets trouvés.

Qui de plus rétif au Sujet que Jean-Claude Rousseau ? Dans *La Nuit sans étoiles*, spécialement réalisé pour l'Écran « Toutes les nuits », il filme, fidèle à sa manière, sa chambre d'hôtel et une avenue à Turin. Par peur de se faire extorquer sa caméra en pleine nuit, il a toutefois demandé à Alain Guiraudie, présent au Festival de Turin, de l'accompagner. Le confrère n'apparaîtra pas dans le champ, mais on entend ses commentaires derrière la caméra, interrogeant la durée et la fixité des plans : *« Bon, t'en es à combien, de celui-là ? Je vais me coucher, on va pas y passer la nuit… »* Ce n'est pas vraiment que le film devient son propre sujet : c'est plutôt qu'un sujet naît de manière impromptue dans le plan. Qu'est-ce que tu attends ? Mais aussi : qu'est-ce que l'amitié

Ces aventures du Sujet se sont prolongées dans trois rétrospectives : outre le Catalan Joaquín Jordá *(lire pages 78-80)*, l'Allemand Hartmut Bitomsky (né en 1942) et le Canadien Robert Morin (né en 1949). Bitomsky analyse et recompose les structures héritées des industries de la Seconde Guerre mondiale : *B52* ou *Reichsautobahn* (1986), où il décrit l'obsession nazie pour l'autoroute. *« Là où l'Allemagne finit, les nids-de-poule peuvent commencer »*, proclama Hitler. Nulle thèse à l'emporte-pièce sur l'éventuelle survivance du Reich en RFA. Le film est conçu comme un macadam. Il broie le gravier des archives, superpose les couches, lisse le bitume des autoroutes contemporaines. Géologie d'un sujet *sous nos pieds*, et littéralement creusé.

La vidéo outrageante de Robert Morin valse avec des *freaks* québécois, les enregistrant mais les invitant aussi à jouer, simuler, improviser. On pense aux moqueries de *Strip-tease*, mais c'est autre chose, plus proche de Fassbinder : les hululements d'un trappeur lyrique et amoureux, la sauvagerie du Sujet non esquivé ou amorti. Notre préféré : *Ma vie, c'est pour le restant de mes jours* (1980), où un strip-teaseur explique à sa femme ulcérée qu'il voudrait devenir cascadeur, tandis que, dans une taverne de nulle part, les prémisses d'une orgie à la bière s'entrevoient. Il faudrait des pages pour parler de cette folie-là – la plupart de ces films sont édités en DVD zone 1, chez Vidéographe. Morin, obsédé par la schizophrénie du franglais, dit parfois qu'il réalise des « tapes *existentiels* », assez beau résumé, *in fine*, de ce que le FID donne à voir.

Hervé Aubron

MARSEILLE. INVITÉE DU FID, LA PHILOSOPHE FULVIA CARNEVALE Y A TENU UNE CHRONIQUE QUOTIDIENNE. ELLE REVIENT SUR SON EXPÉRIENCE.

Ce qui reste d'un festival

On ne traverse pas un festival sans se doter d'une grille inconsciente de classement. On a beau résister, brouiller les taxinomies, elles se reforment. Reste à espérer qu'elles se délitent pour laisser la place à autre chose.

Après avoir écrit la chronique quotidienne de la 17e édition du FID, j'ai pu attendre un mois avant de coucher ces lignes. Pendant cette période, les souvenirs des films ont pâli, les persistances rétiniennes se sont dissoutes. Ce qui reste est un herbier d'images-mouvement et de problèmes, accompagné par le sentiment curieux que les bandes-son se sont désynchronisées des plans, que les voix off ont raconté des histoires qu'aucun photogramme ne pourrait illustrer, et vice-versa. Car la programmation du FID intègre à sa propre structure la frontière incertaine entre documentaire et fiction, la nuit dans laquelle le spectateur doit se faire aveugle et voyant, le problème du politique comme quelque chose d'immanent et de saisissable *in vivo*. Cela nous empêche de succomber à la berceuse des projections qui s'enchaînent. C'est sans doute pour cette raison que les souvenirs les plus forts sont ceux des interruptions, des moments de sortie forcée de la complicité somnolente avec l'intelligence du festival.

Je me souviens par exemple de l'instant où un doigt touche la caméra et le regardé nous regarde. Je sais bien qu'il ne voit rien, je reste blottie dans le fauteuil – mais pas sans frissons. Cela arrive dans *True Love* de Teboho Edkins, où se débattent deux tronçons d'existences qui n'ont rien en commun sinon la quête de l'amour (le vrai ?). Le volet sud-africain nous héberge dans la chambre dégarnie et dans l'inconfort des confidences d'un jeune homme : il est séropositif et sa vie sentimentale est très agitée. Une incertitude sur les limites du partageable prend alors corps. C'est une interrogation sur l'espace qui rattache les destins exposés à l'écran et cette caméra solidement calée dans un coin de la chambre, que la main du protagoniste veut un jour toucher.

Une question se précisera après le festival sans toutefois trouver de réponse : peut-on regarder l'être ensemble sans se vivre comme le tiers exclu ? L'éducation sentimentale voyeuriste hollywoodienne en a déjà pris un coup. Film après film, on commence à ressentir le présent comme un lieu ouvert à notre participation. Le récit visuel devient un moyen pour déjouer l'iconicité, se rapprocher de singularités sauvages sans les apprivoiser. C'est l'exact contraire de ce qui se produit lorsque Jean-Pierre Léaud, depuis le tournage de *La Chinoise*, prétend s'adresser à un « vous », spectateurs d'un présent supposé unique. Alors que cela nous met seulement à la place des figurants interchangeables de la comédie du politique.

Un autre souvenir : Alain, personnage essentiel d'*Au diable Vauvert* de Thierry Lanfranchi, cligne de l'œil à la caméra pendant une distribution de tracts. Depuis le début, cette petite communauté aguerrie en quête d'un quotidien anticapitaliste suscite une complicité irrésistible. Nous observons l'évolution de son

chantier à mi-chemin entre privé et public, dans cet espace intermédiaire où se bâtit la force d'un collectif soudé. Au point que, lors de la scission des deux tendances du SEL – réseau d'échanges sans transactions monétaires –, il n'y a plus aucune hésitation : c'est avec les nôtres que nous voulons rester et le clin d'œil d'Alain est le moment qui certifie une possible réciprocité de ce désir.

L'espace quelconque et le temps quelconque du documentaire apparaissent alors comme les portes étroites par lesquelles s'est glissée la puissance du commun (et pas seulement sa représentation). Celle-ci prend des formes différentes. Des fragments lumineux du rêve communiste du XX^e^ siècle resurgissent dans *Le Brahmane du Komintern* de Vladimir Léon, dans *Numax presenta* et *Veinte años no es nada* de Joaquin Jordá. L'organisation pénale de la douleur d'après-guerre civile en ex-Yougoslavie montre son visage humain dans *PRVI DEO* de Florence Lazar et Raphaël Grisey. Les rapports entre culture et agriculture se tendent en rencontrant les élèves du lycée agricole d'Yvetot dans *Paysage imposé* de Pierre Creton. Un éclair de génie trace les liens entre l'expérience des camps et les corps torturés des punks dans *East of Paradise* de Lech Kowalski.

■ ***Paysage imposé*** *de Pierre Creton.*

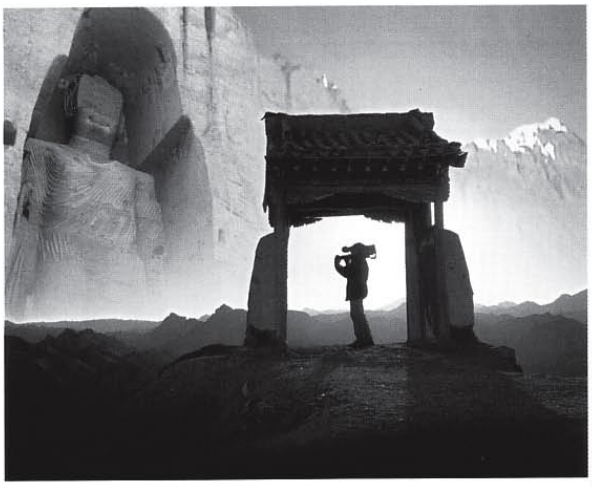
Et pourtant, les deux vainqueurs ex aequo de la compétition internationale abordent un tout autre problème : celui de l'altérité. Altérité nue et intemporelle des pauvres villageois brésiliens d'Eduardo Coutinho (*Le Début et la fin*), étrangeté familière et menaçante, comme une crise de folie, dans l'Israël guetté par la fenêtre de Chantal Akerman (*Là-bas*).

Travelling Amazonia de Marine Hugonnier me paraît un film-métaphore exemplaire de la traversée de ce festival. Une route gigantesque, la transamazonienne, divise la carte du Brésil, mais elle n'existe que par bribes dans le territoire. Parabole borgésienne de l'écart entre représentation et expérience, ce document visuel – comme bien d'autres de cette édition du FID – permet de voir la réalité des êtres et pas l'abstraction de la masse, la micrologie des histoires et pas la globalité gouvernementale du désastre. Et peut-être de commencer à construire, avec les moyens du bord, ce que Rancière appelle une éthique du spectateur émancipé.

Fulvia Carnevale

FESTIVAL. AU KOSOVO, DOKUFEST S'IMPOSE MALGRÉ LES DIFFICULTÉS.

Impressions de guerre



CHRISTIAN FREI FILMPRODUCTION

■ *The Giant Buddhas,* de Christian Frei.

Peut-on mener un festival de cinéma dans une région qui connaît des coupures d'électricité toutes les deux heures ? A cette question, la 5e édition de Dokufest à Prizern, Kosovo, a répondu, du 8 au 13 août, par l'affirmative. Il suffit de munir chaque lieu de projection de puissants générateurs d'appoint, montés sur des camions garés à l'entrée. Certes, cela fait du bruit. Certes, cela donne à chaque séance une ambiance de chantier de construction. Mais cela ne décourage ni les organisateurs, Alizira Arënliu, Samir Karahoda, Veton Nurkallari, et leur équipe de volontaires, ni le public, fort nombreux.

Public d'autant plus curieux que ces projections ont un caractère exceptionnel. Dans cette ville de 150 000 habitants, ne se trouve le reste de l'année aucune salle de cinéma. Celles de Dokufest ont été improvisées, occupant ici une salle des fêtes, empruntant là tel pan de béton faisant face à des sièges de jardin en plastique, tendant ailleurs des bâches qu'on redoutait qu'une pluie imprévue n'emporte. Même à Pristina, la capitale où l'on atterrit à deux heures d'une route chaotique de Prizern, seule une bâtisse a été rénovée récemment, encore fonctionne-t-elle par intermittence.

Au chantier pratique de ces providentielles projections en grand a répondu celui d'une sélection elle aussi en grand. Du documentaire, courts et longs, courts de fiction et d'animation, au total une centaine de films dont un hommage à Herzog, une sélection du fonds Jan Vrijman d'Amsterdam, un choix de films danois issu du jeune festival de Copenhague CPH : Dox, ainsi qu'un éventail d'animations. Pour les lauréats, consulter le site : www.dokufest.com).

Un seul tropisme aimantait les sélections : celui de la guerre et de ses suites. Encore fallait-il le déceler tant il opérait de biais, avec une délicatesse toute métaphorique. Désenfouir du sol ou des pierres où elle paraît captive la possibilité d'une mémoire, tel est, malgré leur écart, le thème des ex æquo pour le grand prix du documentaire long métrage. *Voices of Bam* de Maasja Ooms et Aliona van der Horst (Hollande) murmure une longue mélopée sur la résurrection des images des êtres aimés ensevelis à Bam en Iran, en décembre 2003, sous le tremblement de terre. La construction, faite de longs plans destinés à raccommoder la durée, autant que la bande-son entrecroisant les confidences chuchotées des survivants, signale une ambition rare dans le documentaire, celle de produire, au nom de l'incarnation, du fantomatique contemporain. *The Giant Buddhas* de Christian Frei (Suisse) tire de la fameuse destruction des statues sacrées en Afghanistan l'aliment d'une songerie qui oppose la puissance archéologique au fanatisme. Le constant changement de registre, loin de nuire au projet, permet de vagabonder de l'essai au journal, et du reportage à la pédagogie.

A cette façon discrète, mais exacte, du témoignage, appartient aussi le très beau *Un pont sur la Drina* de Xavier Lukomski (Belgique), court métrage d'un unique plan fixe où s'enjambent en off des voix inquiètes de l'inhumation des victimes de la guerre. D'évidence, l'équipe de ce festival n'a pas en tête la facilité, plutôt la conscience d'urgences qu'elle entend nourrir d'exigences. On ne peut que la saluer avec respect, et lui souhaiter la réalité d'aides tangibles, nécessaires à un projet pour l'heure aussi fragile que son contexte.

J.-P. R.

Zeuxis septembre 2006

RP

Le 17è Festival International du Documentaire de Marseille

Par Francis Guermann

Le 17e festival international du film documentaire de Marseille s'est tenu du 6 au 11 juillet au Palais du Pharo, lieu privilégié qui domine à la fois le Vieux-Port et les allées-venues des ferries au port de la Joliette. Pour saisir ce que Marseille compose d'ouverture sur le monde et de cosmopolitisme, de caractère et de beauté naturelle, aucun lieu ne pouvait être mieux choisi.
L'équipe de Jean-Pierre Rehm avait concocté un abondant programme : vingt films en compétition internationale, dix films en compétition française, des rétrospectives du Catalan Joaquin Jorda (décédé quelques jours avant l'ouverture du festival), de l'Allemand Hartmut Bitomsky ; des écrans parallèles : be with me ou l'interrogation sur la fiction avec le documentaire, Toutes les nuits en six jours ou la nuit au cinéma, Robert Morin, fais-le toi-même, parcours dans l'œuvre atypique du cinéaste québécois, Les sentiers, programmation tout public -à partir de six ans-, Fenêtre allemande, Tübingen, en collaboration avec le festival du film de la ville allemande.

Images

Du super 8 au 35 mm, du mini DV au Béta numérique, tous les formats sont représentés, avec plus ou moins de bonheur. Le travail de l'image au format super 8 est remarquable dans *Paraíso* du Colombien Felipe Guerrero et dans *The Wash* des Américains Lee Lynch et Lee Anne Schmitt. Curieusement, ce ne sont pas les films se réclamant plus ou moins explicitement de l'art contemporain (photographie, danse, peinture) qui proposent des traitements de l'image les plus intéressants. L'expérimentation est plutôt du côté de films débridés mais collés à des situations sociales réelles (le portrait de la psychanalyste brésilienne Suely Rolnik dans *Resonating surfaces* de la Néerlandaise Manon De Boer, *William Eggleston's Stranded in Canton* des Américains William Eggleston et Robert Gordon).

Sons et montage

Un bonheur : *Encontros* de Pierre-Marie Goulet, lentes et belles rencontres, esthétiquement et humainement, dans la poésie et la musique au Portugal, les images d'un film de Paulo Rocha, les paysages de l'Alentejo. Allers-retours sensibles entre personnes, lieux et temps, mis en résonance dans un remarquable travail de montage, très musical.
Un fin travail du son semble être le soucis de beaucoup de réalisateurs. Des formats d'images improbables à lire sur grand écran (super 8, mini DV, voire VHS), qui composent pourtant la liberté et la mobilité (et l'économie de moyens) des cinéastes, sont travaillés et prennent tout leur sens grâce à cette mobilisation des sources sonores et à la composition de la bande-son.

Archives ou extraits d'œuvres

L'illustration bannie, le traitement d'images et de sons préexistants proposé dans plusieurs films est original : c'est le cas dans Encontros avec des extraits de film de Paulo Rocha répétés, décalés, proposés à un public de témoins (magnifique séquence où les spectateurs réunis, candides comme s'ils découvraient le cinéma, se reconnaissent sur l'écran). C'est aussi le cas dans *Tikkoun* d'Emil Weiss : des images de Palestine de 1913 montrées d'un bloc, sans avertissement ni signalisation, dans un film par ailleurs très didactique et voulu ainsi. Aurélien Gerbault, dans son portrait du réalisateur portugais Pedro Costa, Tout refleurit, évite l'écueil de l'illustration ; il met ses pas dans ceux de Costa et mêle ses images et ses sons à ceux du cinéaste.

Durées

Beaucoup des films programmés à Marseille ont des durées supérieures à une heure, parfois deux. Cette ampleur démontre à la fois leur émancipation envers des critères de formatage télévisuel et l'affirmation de ces films en tant qu'œuvres. C'est aussi, dans bien des cas, une opposition aux rythmes trépidants véhiculés par les médias.
Mais d'une manière générale, quelle que soit la durée du film, le cinéma documentaire prend son temps : éloge de la lenteur, de la vraie vie finalement, mais aussi produit de la caméra fixée sur le réel, de la non-préméditation partielle de ce qui se déroule dans le cadre, fascination pour le réel qui fait sens. La caméra de Gaël Lépingle, dans *La prisonnière du pont de Dions*, parcourt la campagne sur les lieux de son enfance, lieux où furent arrêtés plusieurs membres d'Action Directe ; les mots de Nathalie Ménigon emplissent le film, le troublent plus qu'il ne l'éclairent par l'écart entre son et image. Dans *World of blue, land of O.*, le Belge Bram Van Paesschen pénètre l'univers de plusieurs malades du sida dans un hôpital de Bruxelles. Par touches pudiques, sans rien montrer de leurs visages mais la caméra effleurant leur corps défaits, le réalisateur explore leur combat contre la dégradation. Le trouble et l'émotion naissent de l'opposition entre leur présence par les mots, qui sont les moindres (dire le quotidien, ne plus se projeter dans l'avenir), et cette façon de filmer, inversée, qui éclaire la périphérie (le réalisateur, le dispositif de tournage, les lieux, le personnel soignant) et cache le centre (les visages des malades qui parlent).

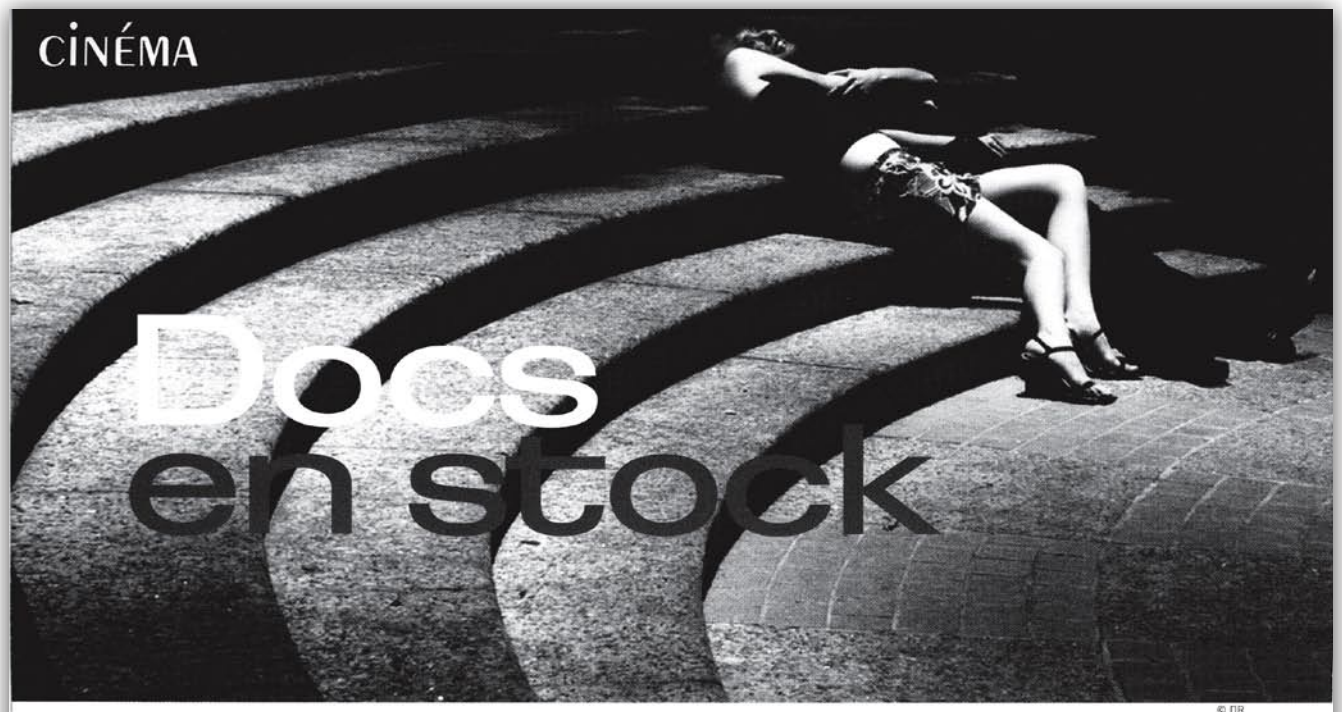
Diffusion

Le devenir des films présentés à Marseille est incertain, au dire même de leurs réalisateurs. Leurs formats variés, leurs sujets, leurs durées, leurs audaces, leur lenteur parfois, les inscriront difficilement, pour beaucoup, dans une « tranche » de diffusion télévisuelle. Certains espèrent une distribution en salle qui serait justifiée ; les films primés tenteront des distributeurs (Là-bas, de Chantal Akerman) mais aussi Le brahmane de Komintern, impeccable enquête de Vladimir Léon sur Manabendra Nath Roy, aventurier et révolutionnaire indien au temps des Soviets; VHS-Kahloucha, portrait réjouissant et néanmoins profond d'un peintre en bâtiment/cinéaste tunisien, par Nejib Belkadhi). D'autres prendront place dans des réseaux de distribution plus discrets, médiathèques, musées, diffusions ponctuelles.

Horizons

S'il n'y a pas de définition du cinéma documentaire autre que par exclusion (tout ce qui n'est pas fiction est documentaire), on peut s'interroger infiniment sur l'opposition entre ces deux termes, ce qui la justifie et ce qui l'invalide. Les écrans parallèles be with me, organisés par Emmanuel Burdeau, ont offert à travers seize films une palette explosive de ce qui ne peut être ni fiction, ni documentaire, ou les deux à la fois. Le terme générique documentaire recouvre une infinité de tentatives ; cependant il ne s'épuise pas d'être si peu délimité. A offrir tant d'espace de liberté, il acquiert des forces nouvelles par les rencontres qu'il propose.
Pourtant le futur est incertain, les films mal distribués. Les nouvelles technologies induisent de nouvelles façons de voir et de nouvelles économies pour le spectateur, plus individuelles, fonctionnant en réseaux ou ménagères. L'important , pour faire connaître les films, reste le fait de dire et d'installer les conditions de leur existence dans une optique de spectacle, dans une salle avec un public réuni. Ainsi cela reste du cinéma. Ils sont nombreux, par le monde, spectateurs, réalisateurs, producteurs, qui le veulent encore.

F. G., août 2006



Docs en stock

© DR

Be with me de Eric Khoo.

Riche et concentré, le Festival International du documentaire de Marseille *propose de découvrir du 6 au 11 juillet une centaine de films inédits.*

Tout beau tout neuf ! Pour sa 17e édition, le *Festival International du Documentaire de Marseille (FID)* s'est offert un lifting. À la présidence d'abord, après dix ans de bons et loyaux services, Michel Trégan laisse place à Aurélie Filippetti, romancière et élue des Verts. Le public saura, à n'en pas douter, apprécier cette touche féminine. Le lieu ensuite : dorénavant, pour prendre de la hauteur, distancer et affûter son regard sur le monde (en l'occurrence la cité phocéenne), le *FID* se tiendra dans le Palais du Pharo.

Relooké et redynamisé donc, mais pas pour autant lissé. Comme toujours, la centaine de films sélectionnés confirme le sérieux du festival. Une sélection qui une fois encore tentera de redonner au documentaire ses lettres de noblesse, bien souvent ternies ou du moins éclipsées par la fiction. Jean-Pierre Rehm, délégué général du *FID* insiste sur ce statut bien particulier de l'image, située aux confluences du naturel et de l'artifice : *« Le documentaire est précieux car son utopie est toujours l'échelle 1. Identique minceur des images et des êtres, identique retrait de ce qui s'avance maladroitement démasqué. Cela ne fabrique pas un projet global, encore moins une mission. Cela projette des ombres, dont les contrastes, on l'espère, nous serviront de jauge. »* Grappiller, comparer : le spectateur du *FID* devra aussi et avant tout faire son choix.

Pour l'aider, la programmation propose quelques regroupements thématiques. En premier lieu, la compétition très attendue des jeunes réalisateurs. Vingt films étrangers, dix films français, quasiment que des premières mondiales, et une tripotée de prix en tous genres à la clef, décernés par un jury de réalisateurs. Deuxième temps forts de cette édition : une série de trois rétrospectives consacrées à Harmut Bitomski, figure majeure du documentaire allemand contemporain (*B-52*), au catalan Joaquin Jorda (*Numax Presenta*) et au québécois Robert Morin (*Gus est encore à l'armée*).

Plus conceptuels et plus ambitieux, les projets élaborés en collaboration avec Emmanuel Burdeau des *Cahiers du Cinéma* et Cyril Neyrat de la revue *Vertigo*. Le premier, *Be with me*, reviendra à travers une quinzaine de films sur les rapports souvent ténus entre fiction et documentaire, sur leurs échanges et leurs emprunts respectifs, à l'image du film d'Eric Khoo, *Be With Me*, dans lequel romance et biographie véridique se mêlent avec douceur et subtilité. Le second, intitulé *Toutes les Nuits*, déclinera en une vingtaine de films la métaphore de la camera obscura, devenue nuit étoilée, du dehors, de l'intime, des amoureux, des peurs infantiles, des morts-vivants,...

Et comme ce programme, aussi chargé que diversifié, cherche à sensibiliser tous les publics, il proposera enfin une série de films pour les plus jeunes. *« Les ombres, précise* Jean-Pierre Rehm, *ne sont jamais intimidantes. Elles rappellent à la clarté, fût-elle timide ; elles évoquent leurs porteurs, fussent-ils disparus, fussent-ils disparaissants. Elles sont la bannière de l'apparition ».* Il ne lui manque plus que les spectateurs...

Benjamin Vernet

FID, 17e Festival International du Documentaire de Marseille, du 6 au 11 juillet, divers lieux
Tél. : 04 95 04 44 90 - www.fidmarseille.org

Le Magazine Info 8 août 2006

lemagazine.info

Changement de cap au FID

La 17e édition du Festival International du Documentaire (FID)...

Entre une nouvelle directrice, la jeune Aurélie Filipetti, et un déménagement du théâtre de la Criée au Palais du Pharo, la 17 édition du Festival International du Documentaire, qui s'est tenue à Marseille du 6 au 11 juillet 2006, a été celle de tous les changements. Retour sur une manifestation en pleine évolution.

Les Hommes, un film d'Ariane Michel

Après quelques années de sereine existence, il est fréquent qu'un festival s'agite et subisse des remous dont il tire une force nouvelle après les avoir dépassés. 2006 était donc l'année des bouleversements pour le Festival International du Documentaire qui a vu arriver une nouvelle directrice, s'est définitivement séparé du Marché du Film[1] et a déménagé dans le cadre raffiné du Palais du Pharo. Dans cette nouvelle configuration, quelques belles surprises remettent singulièrement en cause les certitudes esthétiques du festivalier et montrent que c'est en confrontant intime et réel que le documentaire fait le plus souvent mouche.

Politique-fiction

La plupart des auteurs présents à Marseille ont affiché leur volonté de porter un regard décalé ou lucide sur l'histoire politique de leur pays. Jean-Pierre Rehm, délégué général du festival, affiche d'ailleurs cette ambition : « ébranler la certitude des contours ». Mais les meilleurs films aperçus à Marseille sont paradoxalement ceux qui prenaient le parti pris d'une confrontation directe avec la fiction intime. Si, du côté des premiers films, Song Tian a obtenu le prix pour *Tian Li*, c'est bien la mention spéciale du jury, attribuée à *Paraiso* de Felipe Guerrero, qui ne laisse pas de surprendre.

Dans ce beau film d'une heure en super 8, le cinéaste mêle description du quotidien colombien et autofiction. En mélangeant ainsi les genres, il réussit brillamment à proposer une vision inattendue de son pays vu à travers le prisme de l'exil (Guerrero a quitté volontairement la Colombie). Chaque plan du film est métamorphosé par le regard exigeant du cinéaste qui se rapproprie la Colombie d'aujourd'hui. Ce territoire imaginaire qui défile sous nos yeux est celui de l'enfance, de ses drames et de sa déchirure ; c'est aussi celui d'un pays meurtri par les guérillas, une réalité politique que Felipe Guerrero retranscrit avec talent.

Vertus des parallèles

Télérama sem. du 19 juillet 2006

RP

Paul Moreira, rédacteur en chef de *90 minutes* : dehors !

Le conflit israélo-palestinien s'invite au **festival** de Marseille

Docus en terres promises

Le 17e Festival international du documentaire, qui s'est tenu la semaine dernière à Marseille, avait une belle ambition : « *Parcourir les ombres du monde et ébranler nos certitudes.* » Mission délicate, notamment accomplie par trois films en compétition : *The Roof,* de Kamal Aljafari ; *Là-bas,* de Chantal Akerman (lauréate du Grand Prix de la compétition internationale) ; et *La Réparation,* d'Emil Weiss. Miroir à triple face d'une terrible actualité, où le conflit israélo-palestinien n'occupe jamais le premier plan mais flotte comme une ombre, omniprésente. Très différents dans leur forme mais enracinés dans la même terre, ces films révèlent d'autant mieux la complexité du réel qu'ils prennent et reflètent le temps de la réflexion.

Pour comprendre ce déchaînement de violence qu'Israël « *subit et fait subir* », le Français Emil Weiss interroge les mythes fondateurs du jeune Etat. Son documentaire donne la parole à des historiens et à des théologiens, et montre comment la religion a irrigué la société juive laïque, accélérant le passage du rêve sioniste d'un « Etat des Juifs » à un « Etat juif ». « *Une façon,* dit Weiss, *de balayer devant sa porte sans mea culpa.* »
Le Palestinien Kamal Aljafari, exilé à Cologne, a choisi, lui, de filmer sa famille à Ramle, aujourd'hui situé en Israël. Il retrouve sa maison natale, dont le toit manquant devient l'allégorie d'une histoire inachevée, brutalement interrompue par l'exil de 1948. Son film dit avec pudeur la dépossession des Palestiniens, « *exilés sur leur propre terre, emprisonnés à l'air libre* ».
Du confinement, il est aussi question dans *Là-bas.* Tourné essentiellement en plans fixes dans un appartement de Tel-Aviv, l'extérieur apparaît au travers de stores dont les lattes finissent par ressembler aux barreaux d'une prison. L'écho de la guerre ne nous parvient que par la voix de Chantal Akerman, qui rapporte, comme une banalité de plus dans l'horreur du quotidien, l'explosion d'une bombe à quelques mètres de là. Un magnifique aveu d'impuissance sur la difficulté de filmer.

Mathilde Blottière

Là-bas, de Chantal Akerman, Grand Prix de la compétition internationale.

DR

Les Inrockuptibles sem. du 18 juillet 2006

RP

Bonjour, Philippines !

C'est dans ses avancées vers le cinéma de fiction que la nouvelle édition du FESTIVAL DE DOCUMENTAIRES DE MARSEILLE a réservé ses meilleures surprises.

Cette année, ce n'est plus au théâtre de La Criée mais sur les hauteurs paradisiaques du Pharo que la 17e édition du Festival international du documentaire de Marseille prenait ses quartiers. En contre-champ d'une vue panoramique éblouissante, un palais, des salles, des films qui se devaient d'assurer l'équilibre avec cette ouverture sur la mer. Mais l'éclat de ces autres vues, cinématographiques, ne s'est pas avéré aussi évident en ce qui concerne les films en compétition. Tel est le risque encouru quand il s'agit de privilégier la variété des formes au sein du champ documentaire, de donner leur chance à des films qui proposent de nouvelles approches. Chance d'ouvrir une brèche mais aussi d'inscrire les œuvres dans un mouvement, un dialogue, comme l'explique le directeur du festival, Jean-Pierre Rehm.

Les nouvelles propositions cinématographiques n'étaient que trop discrètement au rendez-vous. Pas de grandes découvertes, mais la confirmation de la prolongation de parcours cohérents et personnels de cinéastes à travers les derniers films de **Valérie Jouve** et **Manon de Boer**, *Time Is Working around Rotterdam* et *Resonating Surfaces*. Les deux films, dont on attendait beaucoup vu la teneur des précédents (*Grand littoral* et *Sylvia Kristel-Paris*), déçoivent un peu pour des raisons relativement similaires : leurs beaux points de départ respectifs perdent de leur force quand la mise en scène les travaille selon une approche plus extérieure et fabriquée.

Apparemment plus classiques dans leur forme, *Prvi Deo* de **Florence Lazar** et **Raphaël Grisey** et *Le Préparateur* de **Noëlle Pujol** opèrent de beaux glissements à partir de cadres pourtant concentrés et parviennent à donner une réelle ampleur à leur sujet, à saisir de biais leur vérité.

Quant à **Chantal Akerman**, c'est de l'intérieur que nous parle son dernier film (sans doute le plus beau de la compétition), le très émouvant *Là-Bas*. Son dispositif est pour le moins radical : la majorité des plans cadrent les fenêtres de l'appartement de Tel-Aviv où séjourne la cinéaste. A travers les stores, elle observe les autres fenêtres des immeubles alentour, les balcons, les voisins, de loin, de très loin, d'un gouffre dans lequel elle semble être tombée depuis son arrivée en Israël, à moins que ce ne soit depuis toujours. Etrangement, malgré ce retrait du monde, *"Israel is real"*, perçu à travers l'angle terriblement adéquat de l'incertitude et du silence.

C'est finalement aux séances parallèles du festival qu'on doit les véritables révélations cinématographiques de cette édition. Placée sous le signe de la fiction comme vecteur d'approche documentaire, la programmation intitulée "Be with me" recelait de vrais trésors. Dans l'ordre croissant de préférence, il y a d'abord le grinçant et déroutant *Interview ou comment mes parents sont morts ou comment j'en suis venue à l'art* de la plasticienne **Agnès Geoffray**, qui n'est pas sans rappeler le goût du récit et la troublante utilisation de la parole d'*Une sale histoire* de **Jean Eustache**.

Dans *Obreras saliendo de la fábrica* du Chilien **José Luis Torres Leiva**, c'est au contraire le silence qui domine, même si ces plans subjuguants de quatre femmes sorties d'usines nous racontent, dans leur flottement contemplatif et leur ouverture à la liberté, mille et une histoires, à commencer par celle d'un temps retrouvé. C'est aussi de temps et de silence dont il est question dans cette merveille des merveilles qu'est le film philippin de **Raya Martin**, *A Short Film about the Indio Nacional*. Le cinéaste rejoue d'une manière inédite l'histoire de son pays, auquel il semble également inventer un passé cinématographique au moyen d'un noir et blanc muet. Mais paradoxalement, c'est l'étonnante séquence d'ouverture en couleur qui évoque l'intensité des plans de Murnau. Nul doute, c'est avec ces deux derniers films surplombant le festival que le mutisme infini d'un horizon maritime riche de promesses aura trouvé ici son plus bel écho.

Amélie Dubois

17e Festival international du documentaire de Marseille (compte rendu)
/// **Site** www.fidmarseille.org

Là-Bas de Chantal Akerman (2005)

Politis 13 juillet 2006

RP

CULTURE

Le doc au palais

CINÉMA. La dix-septième édition du Festival international du film documentaire de Marseille vient de s'achever. L'occasion de donner un aperçu d'un genre protéiforme, où, cette année, la parole a occupé une place de choix.

Lieu de prédilection du Festival international du documentaire de Marseille (FID), le Théâtre de la Criée devait être en travaux cette année. Pour sa 17e édition, qui s'est tenue entre le 6 et le 11 juillet, le FID a donc élu domicile au palais du Pharo. Passage d'un espace culturel sis sur une voie passante près du Vieux-Port à un palace surplombant la mer, mais connu pour accueillir des congrès, ce déménagement est loin d'être anecdotique. Le Festival gagne en *standing* et en point de vue ce qu'il perd en popularité et en visibilité. *« C'était ça ou le centre-ville, en travaux, et sans espace de rencontre,* explique Jean-Pierre Rehm, délégué général du FID. *Les gens se seraient retrouvés seuls avec les films ».* Ce qui serait en contradiction avec l'esprit de cette manifestation qui cherche à faciliter les rencontres entre le public et le monde du documentaire. Mais, donner rendez-vous sur une colline autour d'un genre encore mal aimé relève-t-il de la prise de risque ou du défi ? Difficile d'espérer toucher au-delà d'un public déjà intéressé avec des séances à cinq euros et un système de pass pas franchement avantageux. Le FID a préféré miser – gros – sur l'aménagement du Pharo, trop vaste au vu du nombre global de festivaliers, mais suffisamment confortable et festif pour attirer du monde, au moins sur sa fabuleuse terrasse, au mieux dans ses salles. Pas moins de 120 films s'y succèdent pendant six jours, entre les compétitions, les écrans parallèles et trois rétrospectives consacrées à Joaquin Jorda, Hartmut Bitomsky et Robert Morin. Reste un hiatus entre la politique tarifaire du FID et ce qu'il défend : un documentaire loin du business de la télé. *« Pas un documentaire de résistance,* précise Jean-Pierre Rehm, qui trouve le terme dévoyé, *trop de films sont dans le culte du non : mais un documentaire qui signale sa liberté. »*

> « Le Festival de Marseille ne défend pas un documentaire de résistance, trop de films sont dans le culte du non, mais un documentaire qui signale sa liberté. »

DR « Le Comité » de Mateo Herrera.

DR « Paysage imposé » de Pierre Creton.

Jeudi 6 juillet

Les projections ont débuté dès ce matin. Mais pour certains, arrivés en début d'après-midi, le festival démarre avec *Tian Li,* un premier film chinois en compétition internationale. La réalisatrice, Song Tian, étudiante en France, précise qu'elle ne s'intéresse pas au politique, et que son objet était de retourner voir la vie quotidienne d'un village de sa région natale. Étrange, car *Tian Li* est éminemment politique : cette localité de près de 1 000 habitants est en pleine ébullition du fait d'élections locales. Entre la menace d'un tremblement de terre, l'approvisionnement en eau et la grippe aviaire, le processus électoral occupe les esprits avec plus de passion encore que le mondial de foot en France. Une leçon de démocratie ? On ne saisira pas grand-chose du fonctionnement des élections, ni des relations avec le Parti unique chinois. *Tian Li* ne fait pas dans le pédagogique mais dans l'immersion totale, focalisant sur l'épicerie et sur les conversations qui s'y croisent. La caméra manque de présence, mais les plans en extérieur dans un certain contre-jour hivernal gravent des images de la Chine rurale d'aujourd'hui.

Autre immersion, dans la foulée, avec *le Comité,* documentaire équatorien où Mateo Herrera visite les profondeurs du pénitencier Garcia-Moreno, monstre de surpopulation carcérale en plein coeur de Quito. Le film dépend de ce que les détenus choisissent de montrer. Ce sont eux qui mènent la danse à travers le Comité, mode de régulation interne fondé sur des bases apparemment démocratiques, qui garantit le calme, mais n'en repose pas moins sur un système de corruption organisée. Renversements de regards, notamment lors d'une grève générale où les représentants des détenus se retrouvent à exiger du dehors, et des forces de l'ordre, le respect de la loi et des droits de l'homme.

Renversement de regards aussi avec *Vhs-Kahloucha,* film tunisien qui tend un drôle de miroir à l'industrie du cinéma. Nejib Belkadhi trace le portrait de Kahloucha, cinéaste amateur qui sévit dans un quartier populaire de Sousse. Ses séries Z microlocales (*Tarzan des Arabes* : que des voisins au casting) sont prisées jusque chez les « fils du quartier » qui vivent clandestinement en Italie. Autopsie d'un phénomène, *Vhs-Kahloucha* fabrique, à l'échelle de la sous-économie et du tiers monde, un modèle réduit de la chaîne de fabrication d'un film. Son ton socio-brulesque lui a valu d'être choisi pour la soirée d'ouverture du festival. Une des rares séances où l'auditorium du Pharo – 900 places – a fait salle comble.

Vendredi 7 juillet

La journée débute avec deux films de Pierre Creton, dont *l'Arc d'iris,* un moyen-métrage réalisé dans l'Himalaya avec Vincent Barré. Une sorte d'herbier animé où chaque plan s'intéresse à une espèce de fleurs qui pousse dans ces hauteurs. L'architecte Vincent Barré et le cinéaste Pierre Creton se rejoignent dans la façon dont la *« caméra dessine dans l'espace ».* Une intention manifeste dans *Voyage imposé,* film qui poursuit un travail entamé dans *Secteur 545* (voir *Politis* n° 883), le précédent longmétrage de Pierre Creton. *Paysage imposé* appréhende le même territoire – le pays de Caux – avec cette nouvelle question récurrente : *« Qu'est ce qu'un paysage ? »* Pierre Creton va trouver des élèves du lycée agricole d'Yvetot, sensibilisés par leurs enseignants à leur responsabilité face à l'environnement. Film sur l'adolescence, *Paysage imposé* constitue le premier volet d'une trilogie en noir et blanc sur le monde paysan. La notion de paysage traverse également *Malerei Heute* (*la Peinture aujourd'hui*), film allemand de Stefan Hayn et Anja-Christin Remmert. Des aquarelles de Stefan Hayn, représentant des affiches publicitaires et électorales croquées dans l'univers urbain allemand de l'ère Schröder, défilent à l'écran. Pourquoi faire des images ? La voix off tente une réflexion, pas toujours limpide, sur l'évolution du travail, de la consommation et de la politique à travers ses représentations dans la cité. Visuellement intéressant.

Docu un peu scoop, *le Fugitif ou les vérités d'Hassan* recueille les confidences d'un ancien membre des Black Panthers et de The Nation of Islam. Responsable d'un assassinat aux États-Unis, David Belfield vit réfugié en Iran depuis 1980. Son témoignage

PRESSE REGIONALE/QUOTIDIENS

RP

La Provence 14 juillet 2006

RP

DOCUMENTAIRES

Le palmarès du FID-Marseille

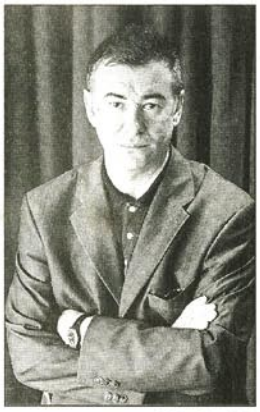
Le palmarès est complexe, foisonnant, à l'image de la manifestation. Et c'est tant mieux. Au terme de six journées passionnées et passionnantes, le Festival international du documentaire (FID) de Marseille, 17e du nom, a récompensé deux "pointures", dans le cadre de la compétition internationale. Double Grand prix pour la Belge Chantal Akerman pour son film sur Israël, *Là-bas* (*photo*). Et le Brésilien Eduardo Coutinho qui filme ses conversations avec des paysans du Nordeste dans *O fim e o principio*. Par ailleurs, c'est Ariane Michel et son film *Les hommes* (en première mondiale), sorte de "film animalier" au Groënland, qui remporte le Grand prix de la compétition française. DR

La Provence du 12 juillet 2006

RP

DOCUMENTAIRES

Au FID-Marseille, ce n'est qu'un au revoir...



Jean-Pierre Rehm, délégué général depuis 5 ans. Photo S. GUEROULT

Sur les hauteurs panoramiques du palais du Pharo, à Marseille, on voit la ville, l'horizon, comme nulle part ailleurs. D'autant plus en ce début d'été, alors que le 17e festival international du documentaire y projetait jusqu'à hier soir ses 120 films : autant de fenêtres sur un réel fragmenté, compliqué mais passionné. En guise de clôture de ces six journées cinéphiles, foisonnantes et exigeantes, rencontre-bilan avec Jean-Pierre Rehm, délégué général et homme éclairé. Puisque qu'il est question de lumières, d'images... Et de pérennité.

— Pour la toute première fois, le FID-Marseille s'est déroulé non pas au théâtre national de La Criée mais au Pharo. Le public a-t-il suivi ?

"Il y a un évident bonheur à être ici, même si le bilan n'est pas encore tout à fait complet. Disons que les gens ont mis un peu de temps à trouver leurs marques. Je sens le rythme cardiaque de la manifestation, il y avait comme un petit problème de pulsation au départ. Et puis, dès le vendredi soir, ça a été génial !"

— En dépit du départ pour La Rochelle du marché du film documentaire - le Sunny side of the dock - qui, jusqu'alors, était quasi concomitant avec votre manifestation ?

"Cela n'a rien changé. Le public du Sunny side venait pour l'ouverture du FID, mais pas davantage. D'ailleurs, on a eu 800 entrées pour l'ouverture du festival cette année, contre 700 l'an passé alors que le Sunny side était encore à Marseille. Ce ne sont pas les mêmes rouages, ni les mêmes personnes. Ni la même ligne éditoriale. Nous, nous souhaitons rendre compte des choses telles qu'elles sont, compliquées, alors qu'on veut nous faire croire que c'est simple...

C'est la raison pour laquelle je dis que la proposition du FID est littéralement politique : il n'y a pas de message, mais ce sont les choses qui parlent. En plusieurs langues qui plus est, et non dans une espèce de sous-anglais rudimentaire. Car c'est la langue qui sert à exprimer la complexité..."

— 120 films en 6 jours dont 90 inédits en France et 23 avant-premières mondiales : le FID-Marseille ne semble apparemment pas fragilisé...

"Cette année, un très grand nombre de programmateurs étrangers, d'Allemagne, de Taïwan, du Canada, du Japon, etc., sont venus à Marseille. Tous veulent que j'organise la programmation chez eux. Je vais voir sur place, mais c'est un bon signe.

Idem pour les réalisateurs sélectionnés chez nous. Ils ont été approchés tous, au moins, par 15 programmateurs. C'est un effet boule de neige. Leurs films vont tourner, le FID leur sert de plate-forme. La seule fragilité, au fond, c'est notre incertitude sur le lieu du FID en 2007. La Criée sera en travaux... Ici, c'est super beau !"

Propos recueillis par Ariane ALLARD

La Provence 8 juillet 2006

RP

FESTIVAL DU DOCUMENTAIRE

Un début de très bon augure

"*On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans*", nous rappelait, via la fougue intrépide d'Arthur Rimbaud, la jeune présidente du FIDMarseille, Aurélie Filippetti. De fait, cette 17e édition s'est ouverte, jeudi soir au palais du Pharo, avec un premier long métrage d'une énergie si rare qu'elle en était contagieuse. Un début de très bon augure...

VHS, tel est le titre apparemment modeste de ce film qui, pour reprendre une définition du genre documentaire proposée ce soir-là par le délégué général Jean-Pierre Rehm, sait se placer *"au milieu des choses, plus humble, plus fragile, mais plus mobile aussi"*. O combien ! Car jamais les rires qui se sont déployés dans la salle, tout au long de la projection, n'ont semblé indécents, tant les tribulations de Moncef Kahloucha, cinéaste amateur d'un quartier déglingué de Sousse, en Tunisie, incitent à la tendresse, et même à la reconnaissance. Dans tous les sens (gratitude et identification) du terme.

Le premier talent de Nejib Belkadhi, jeune réalisateur de *VHS* - première internationale à Marseille - est d'avoir su prêter attention à cette belle âme, qui se laisse envahir par le cinéma pour ne pas sombrer dans l'âpreté du quotidien. Entraînant dans sa débrouille salvatrice ses voisins, petites gens coincés par la misère, le conservatisme, la déshérence.

Nul regard moralisateur : une fraternité joviale - pas dupe non plus - relie ces hommes et... nous relie à eux. Il y a des chances pour que cette fraîche chronique, "boostée" par le FID, vivifie d'autres festivals (Sundance, par exemple ?) : c'est tout le mal qu'on lui souhaite. En attendant, le public marseillais peut la découvrir aujourd'hui à 17h15 et lundi à 11h, toujours dans l'antre drôlement judicieux du Pharo.

A.A.

• Jusqu'au 11 juillet, FIDMarseille, palais du Pharo, également bibliothèque de l'Alcazar, cinéma Les Variétés et cinémathèque de Marseille. ∅ 04 95 04 44 90.

La Marseillaise 6 juillet 2006

RP

Le 17e festival international du film documentaire de Marseille

Une invitation au voyage

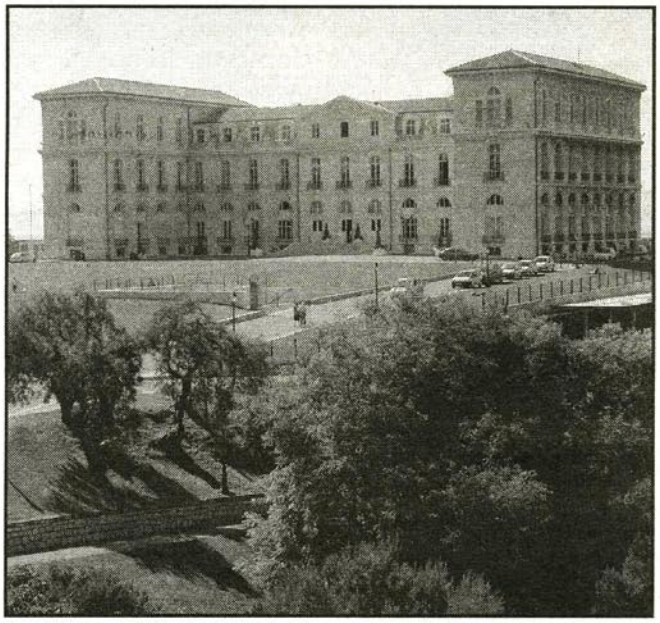
La 17e édition du Festival international du documentaire de Marseille commence aujourd'hui. Jusqu'au 11 juillet, environ cent films seront projetés.

« *PARCOURIR en près de 100 films les ombres du monde* », telle est la motivation de cette 17e édition du FID de Marseille.

Pendant 6 jours, une quarantaine de cinéastes, d'horizons différents, seront présents. Tous souhaitent montrer une vision réaliste et critique de la société.

Trente documentaires seront présentés en sélection officielle : 20 en compétition internationale et 10 en compétition française. La projection de ces films sera, pour la plupart, une première mondiale ou internationale.

Différents prix seront attribués à cette trentaine de documentaires. Entre autres, deux grands prix : celui de la compétition internationale et française et le prix Marseille Espérance. « Marseille Espérance » est le rassemblement des chefs religieux de sept communautés. Leur but est d'améliorer la cohabitation entre les différentes communautés de la ville dans le respect des spécificités de chacun. Ce prix sera décerné à un des films en compétition internationale dans la mesure où il prône le respect, la tolérance et l'ouverture d'esprit.



Le festival se déroulera notamment au Palais du Pharo. (Photo La Marseillaise)

« Les Ecrans parallèles »

Le temps fort de cette édition est comme chaque année les Ecrans parallèles : un mélange de documentaires inédits mondiaux et d'œuvres appartenant à l'histoire. Sept thématiques sont proposées. Deux rétrospectives : celle du cinéaste Harmut Bitomski, figure majeure du documentaire allemand, l'autre du cinéaste catalan Joaquin Jordà.

Une programmation de huit films est prévue, intitulée « Be with me », elle montre le lien entre le documentaire et la fiction.

Vingt films seront également projetés autour du thème *« faire la nuit sur le monde pour le montrer sous un autre jour »* (« Toutes les Nuits »).

Toujours dans le cadre des Ecrans parallèles, douze films seront projetés en hommage à Robert Morin, cinéaste québécois.

Les documentaires allemands sont également à l'honneur avec « Fenêtre allemande ».

La dernière thématique au programme, *« porter sur le monde le regard de l'enfance »*, sera proposée dans « Les sentiers », une programmation de films destinée aux adultes comme aux enfants.

Les projections des différents documentaires seront rythmées par des tables rondes en compagnie des réalisateurs et des personnalités du milieu cinématographique.

Bref, un programme riche et intéressant nous attend pendant ces six jours, six jours de voyage au cœur du septième art.

Julia ESPERANCE

Le Festival se déroulera au Palais du Pharo, à la cinémathèque de Marseille, au Variety et à l'Alcazar.
Tarif : 6 euros/séance, 18 euros pour un jour, 60 euros pour les six jours.
Programme détaillé disponible sur demande à l'Office du Tourisme ou en ligne : www.fidmarseille.org

La Provence 5 juillet 2006

RP

DOCUMENTAIRE

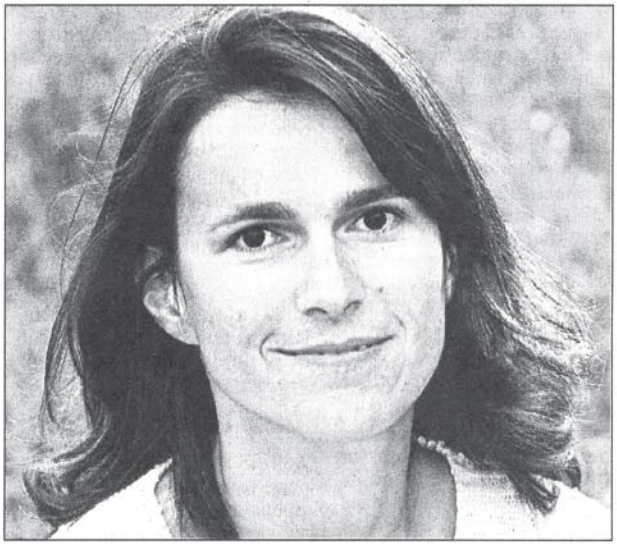
Cent films pour voir le monde autrement

Le 17e Festival international du documentaire débute demain à Marseille. Rencontre avec Aurélie Filippetti, écrivain et élue (Verts), sa nouvelle présidente

"*Parcourir en près de 100 films les ombres du monde*": telle est la proposition - exigeante - de Jean-Pierre Rehm, délégué général du Festival international du documentaire de Marseille. Au cœur de ces compétitions (nationale et internationale), de ces rencontres parallèles, de ces rétrospectives, une passerelle est jetée entre une certaine forme de fiction et une forme certaine du réel. Parce que l'image éclaire souvent le monde. D'autant plus lorsqu'il est fragmenté et obscur.

On n'est donc pas surpris de rencontrer à la tête du conseil d'administration du Fid, pour la première fois à l'occasion de cette 17e édition, une jeune femme au croisement, elle aussi, du réel et de l'imaginaire... Aurélie Filippetti, 33 ans, est enseignante, élue (Verts) à la mairie de Paris mais encore écrivain (auteure du très remarqué *Les derniers jours de la classe ouvrière*, en 2003 et du tout récent *Un homme dans la poche*, chez Stock).

A la veille de l'ouverture du festival, elle confirme l'ambition résolue de ces six jours, entre ombres et lumières...



Aurélie Filippetti : "Ce festival a une ligne éditoriale. Il y a une proposition qui est faite. Après, on adhère ou pas...". Photo DR

– Comment êtes-vous venue au Fid ou comment le Fid est venu à vous ?

"C'était à la suite de la parution de mon premier roman, j'ai été invitée en tant qu'écrivain pour rédiger dans le journal du Fid des chroniques de films, des papiers d'ambiance... C'était assez cohérent, puisque le travail de l'écrivain, c'est également un jeu, variable, entre un aspect documentaire et la fiction."

– Et vous êtes restée...

"Oui, à la suite de cette semaine, je suis entrée dans le conseil d'administration. J'avais l'impression que je pouvais être utile. Ce rôle est à la jonction de mon envie de citoyenneté et de mes préoccupations littéraires."

– Est-ce à dire qu'en tant que présidente vous interviendrez sur la ligne éditoriale ?

"Non. Il y a une équipe de programmation, dirigée par Jean-Pierre Rehm, c'est elle qui assume les choix. Le conseil d'administration n'a pas à mettre le nez là-dedans, même si je suis, personnellement, très nourrie par le genre documentaire."

– Votre première année à la présidence du Fid coïncide avec la première année où le festival se déroulera sans marché du film, le "Sunny side" s'étant délocalisé à La Rochelle. Etes-vous inquiète pour l'avenir du Fid-Marseille ?

"Non, je reste très sereine. Le Fid est le seul festival en France où les films en compétition sont présentés en exclusivité mondiale. Et puis, on a des partenaires solides, qui ont compris l'intérêt de cette manifestation pour la région. En plus, pour moi, le Fid correspond tout à fait avec l'image de Marseille, populaire et ouverte sur le large. Disons que ce départ nous donne une responsabilité supplémentaire".

Ariane ALLARD

• 17e Fid-Marseille
du 6 au 11 juillet, palais du Pharo, à Marseille. ✆ 04 95 04 44 90/91.
www.fidmarseille.org

PRESSE REGIONALE/MAGAZINES

RP

Marseille l'Hebdo 5 juillet 2006

RP

MARSEILLE l'HEBDO

FIDMARSEILLE

17ÈME FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOCUMENTAIRE DE MARSEILLE

6 / 11 JUILLET 2006 / PALAIS DU PHARO

JDI COLOMER

"Offrir au réel, un miroir en éclats"

Du 6 au 11 juillet, le Festival international du documentaire (Fid) de Marseille prend ses quartiers d'été à l'auditorium du Pharo. L'occasion d'une savoureuse plongée dans la diversité du monde et des regards offerts.

Très simplement, Jean-Pierre Rehm reçoit dans sa cuisine. Précisons : le délégué général du Festival international du documentaire (Fid) de Marseille, a installé son bureau - une planche, deux tréteaux et un ordinateur portable - dans les anciens communs des locaux occupés par l'équipe du festival. Tout cela ne doit rien au hasard. Pour concocter un festival comme celui-là, il faut forcément un doigté de fin cuisinier. Le choix des 124 films de cette édition est une affaire de subtils équilibres. Entre la saine compétition des sélections internationale et française, les rétrospectives, chemins de traverse et autres sentiers parallèles à découvrir, c'est à une grande tablée de films documentaires que Jean-Pierre Rehm convie les cinéphiles. Conversation sur un coin de table pour donner du désir aux esprits épris du monde.

Vous avez reçu plus de 2000 films en prévision de l'édition 2006 du Fid. Est-ce un signe d'une bonne santé à la fois du festival et de la production documentaire à travers le monde ?

"Je serais incapable de vous dire combien de documentaires sortent chaque année dans le monde, mais la production reste soutenue. C'est bon signe. Cela en est un aussi pour le Festival. Nous avons étendu nos réseaux à travers le monde. Par exemple, cette année, j'ai été invité en Chine dans un festival très modeste, mais où j'ai pu découvrir vingt films inédits. Par notre rayonnement, par nos actions, et sans nous jeter trop de fleurs, le Fid est devenu une référence internationale.

Comment construisez vous la programmation du festival entre la sélection internationale, la compétition française et les multiples écrans parallèles ?

Il n'y a pas de hiérarchie entre les différents écrans, mais un jeu subtil d'équilibre. Il y a des films français dans la compétition internationale et des films qui parlent d'autres pays que de la France dans la compétition française. Cette dernière me permet de montrer des films plus risqués que s'il n'y avait

RICHARD COLINET

Jean-Pierre Rehm, délégué général du Festival.

●●●

qu'une seule sélection. D'un écran à l'autre, l'important est le croisement de regards. Chaque sélection se fait par tâtonnements, avec des hésitations. L'équilibre général se fait aussi grâce aux écrans parallèles. Chaque année, je propose une idée à mes partenaires : cette année, les liens avec la fiction pour la programmation construite avec Emmanuel Burdeau des *Cahiers du cinéma* ou les films sur l'obscurité pour celle bâtie avec Cyril Neyrat de la revue *Vertigo*. Avec eux, il n'y a pas de délégation mais un véritable dialogue. Notre marque de fabrique est justement ce caractère organique.

Dans la sélection internationale, cette année, pas de film africain mais beaucoup de films américains et un palestinien. Comment s'est opérée cette sélection ?

Effectivement, il y a trois films américains, ce qui est beaucoup. Mais aussi des films équatorien, colombien et brésilien. Ces films se sont imposés. C'est la magie de la sélection. Pour ce qui est de l'Afrique, la production documentaire y est débutante et je n'ai pas trouvé cette année de film qui permette au réel d'émerger. A ce niveau-là, cela tient à une poignée de personnes qui travaillent dans le cinéma sur le continent. Peut-être est-ce là l'expression d'une difficulté à exprimer, à produire une image de soi. Pour s'inventer un miroir, pour se donner une forme, la plupart ont choisi le cinéma de fiction plutôt que le miroir en éclats du film documentaire.

"D'un écran à l'autre, l'important est le croisement de regards".
Jean-Pierre Rehm, délégué général du FIDMarseille.

L'accès facilité aux techniques numériques permet-il de démocratiser le cinéma documentaire dans les pays où n'existe pas de véritable industrie ?

Effectivement, le développement de ces technologies domestiques donne à tout le monde le droit de se sentir cinéaste. Ceux qui ont des projets très particuliers peuvent entamer le travail sans forcément avoir de maison de production. Ainsi le film chinois de la sélection internationale a été réalisé en caméra DV. C'est également le cas de nombreux films dans la sélection française. Cela encourage la prise de risque, même si, dans le même mouvement, il y a aussi dilution. Notre rôle est de faire le tri. Mais, dans l'ensemble, je trouve qu'il y a des choses plus intéressantes que par le passé.

La grande qualité du cinéma documentaire - notamment par rapport au cinéma de fiction - est sa capacité à dire le réel et à saisir le monde dans sa diversité. Est-ce cela que vous recherchez ?

J'ai envie de dire : oui et oui. C'est notre vocation et l'intérêt du Festival que de profiter de la richesse du documentaire dans le monde entier. Nous sommes à la recherche de regards attentifs, spécifiques, qui ne savent pas à l'avance ce qu'ils vont découvrir de leur sujet.

Ce dernier critère permet d'évoquer la polémique autour du *Cauchemar de Darwin*, le film d'Hubert Sauper. Polémique à la hauteur de son énorme succès. On lui reprochait justement d'avoir enquêté avec un a priori...

L'opposition entre le vrai et le faux n'est pas la seule, ni la meilleure entrée pour aborder un film. Il ne s'agit pas d'un discours de vérité mais des effets de vérité. Il faut juger ce film à la façon dont il produit ces effets. Le film de Sauper est un vrai film. L'attaquer sur tel ou tel point d'information est malhonnête. Il parle d'une situation dans laquelle il s'est immergé - peut-être trop. Il ne s'agit pas d'un film d'enquête, de journaliste, mais d'un point de vue global. Celui-ci doit permettre au spectateur de se construire son propre jugement et non pas faire le procès déjà instruit, jugé et classé d'une cause x ou y. Ce qui est donné à voir au spectateur, ce sont des éléments formels et informatifs construits dans le respect du sujet et des gens à qui l'on parle. La position du réalisateur est justement là, entre le réel et le public. Le film est une forme ouverte, par nécessité".

Supplément réalisé par Marina Cabiten et Benoît Gilles.

Sélection officie films pour dire

COMPETITION. Venus de 17 pays, les trente films de la sélection off Chaque prix décerné devient ensuite un précieux passeport

Comme le clignotement d'un phare dans le lointain, chaque film documentaire offre un regard posé vers l'ailleurs. Ainsi à l'Est brille la Chine, une nouvelle fois présente dans la compétition internationale après *Floating dust* de Huang Wenhai montré l'an dernier et *Tie Xi Qu* de Wang Bing, grand prix en 2003.

Cette fois-ci, Tian Li de Song Tian tâchera de représenter la vitalité du cinéma documentaire chinois. "*Avec beaucoup d'intelligence, cette jeune fille nous donne à voir l'émergence d'un processus démocratique en Chine*, décrit Jean-Pierre Rehm, délégué général du Festival. *Partout, le suffrage universel est absent en Chine, hormis dans les petits villages. Elle s'attache à faire découvrir la manière dont ces villageois exercent leur droit démocratique à l'occasion de l'élection du maire*".

Faute de film convaincant produit en Afrique noire, le Fid ne renouvelle pas la très belle découverte africaine de l'édition 2005, *Une fenêtre ouverte* de la sénégalaise Khady Sylla. En revanche, il donne à voir le savoureux *Khaloucha-VHS*, du réalisateur tunisien Nejib Belkadhi. L'histoire hilarante d'un peintre en bâtiment, Moncef Khaloucha, qui réussit l'exploit de réaliser des films d'aventures avec ses voisins comme seuls acteurs et son quartier de Sousse comme unique décor. A coup sûr, l'un des grands éclats de rire du festival à découvrir dès la cérémonie d'ouverture.

Autre découverte, *The Roof* du réalisateur palestinien Kamal Aljafari, qui décrit le lent processus de retour d'un exilé palestinien. "*Cet homme a hérité d'une maison dépourvue de toiture. C'est un film très méditatif qui pose sans cesse la question de ce qu'on appelle un pays ou une maison*".

En regard, deux des films de la sélection officielle approchent la réalité israélienne. *Tikkoun* d'Emil Weiss dans la compétition française, interroge le rapport entre théologie et politique. *Là-bas*, nouveau film de Chantal Akerman, est inédit en France. Israël est à la fois perçue à partir de la fenêtre d'un appartement et interrogée à partir de l'identité même de la réalisatrice qui ainsi évoque ses racines juives, son enfance et sa famille.

A l'inverse de cette intimité figurée, *Les Hommes* d'Ariane Michel, présenté dans la compétition française, évoque la manière dont les eaux, les pierres et les animaux du Groënland accueillent une équipe de scientifiques. Filmé au plus près des éléments, dans le seul bruit du vent, *Les Hommes* offre un point de vue décentré sur l'espèce humaine.

Choisis sans "*règle formelle préétablie*", mais dans un grand souci d'équilibre entre le sujet présenté et le regard offert par le réalisateur, les films de la sélection officielle donnent à voir sans démontrer, dans la liberté de regards offerts.

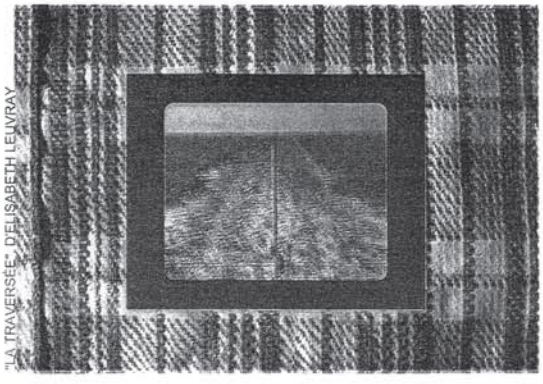
LA TRAVERSÉE. Entre Marseille et Alger, l'immigration par les immigrés

Entre deux mondes

France, 2006, d'Elisabeth Leuvray, VO français, arabe, kabyle. Le 11 juillet à 17h30, au Pharo. Avec le Conseil Régional Paca. 55 minutes.

Entre Marseille et Alger, un regard méconnu et touchant sur l'immigration.

On a tous en tête les clichés des immigrés embarquant sur un ferry de la SNCM. Les voitures pleines à craquer de chargements surréalistes, les énormes cabas en plastique coloré... Née à Alger et élevée en France, Elisabeth Leuvray a voulu dépasser ces clichés, en traversant la Méditerranée aux côtés de ces migrants. Pendant vingt trajets, dans un sens comme dans l'autre, la réalisatrice et son équipe ont profité de ce huis clos propice pour recueillir des témoignages. Dans l'espace restreint et un peu vétuste du bateau, pour tuer le temps, on se confie avec sérénité.



"LA TRAVERSÉE" D'ELISABETH LEUVRAY

La traversée apparaît alors comme un sas de décompression entre deux mondes, où chacun fait le bilan de sa vie les yeux fixés sur l'horizon. Sur le pont, à la cafétéria, dans les cabines ou dans les couloirs, les langues se délient. On parle d'intégration, de carte de séjour, du bled. Certains ne comprennent pas la société française ; d'autres ne veulent à aucun prix la quitter ; beaucoup regrettent de se sentir méprisés par leur pays d'accueil. *"C'est nous qui sommes allés chez eux, pas eux qui sont venus chez nous. C'est normal qu'ils nous méprisent"*, dit un jeune. Mais *La Traversée* est tout sauf un cri de désespoir. En mer, libérés du poids de la vie quotidienne, les passagers prennent du recul. Tous ont en commun une certaine déchirure. Mais ils s'en remettent à leur destin, souvent avec un joyeux enthousiasme.

Avec ce voyage, on est loin de l'immigration telle que les politiques et les médias la dissèquent. Juste une question : "*où est ma place ?*". Et le début d'une réponse, d'un passager parmi d'autres : *"l'idéal serait peut-être de faire de deux mondes un troisième monde"*.

lle : trente
le monde

cielle affronteront le regard des différents jurys.
ui permet aux films de voyager encore.

STEPHAN HAYN ET ANJA-CHRISTIN REMMERT

alerei Heute"
Stefan Hayn
Anja-Christin
mmert, un
n réalisé
'encre
au pinceau.

Six jurys pour neuf prix

Six jurys se partagent la délicate tâche de décerner les nombreux prix du festival. Celui de la compétition internationale est présidé par le cinéaste américain Gary Conklin, tandis que son confrère aussi reconnu que rare Jean-Claude Rousseau dirigera le jury de la compétition française. Mais les jurys se croisent parfois : ainsi le Prix Premier est décerné par le jury de la compétition française à un premier film de la compétition internationale. Le Prix son est décerné par un jury ad hoc en partenariat avec le GRIM et la Sacem. Le prix Georges de Beauregard récompensent deux films de la sélection officielle. Tandis que le jury du Groupement National des Cinémas de Recherche (GNCR), donnera son soutien à un film français pour sa distribution en salle.

Pour la première fois, le Fid propose un programme pour enfants.

Pour petits et grands yeux

Marion, Nassim, Arwen... Ils cultivent leurs origines en écrivant des poèmes dans leur langue maternelle. "Matières Premières" de Paul Costes.

Renvoyez la baby-sitter bûcher ses rattrapages de septembre...Cette année, on embarque les minots au Festival! Souhaitée depuis plusieurs années, l'initiative voit le jour dans le cadre des Écrans Parallèles, et s'intitule Les Sentiers. Des œuvres sensibles, accessibles à tous à partir de 6 ans... Mais comme le souligne l'association Fotokino, partenaire de l'événement, "*visible par un enfant*" ne signifie pas "*film pour enfant*". Les 23 films sélectionnés sont des œuvres à part entière, des regards d'auteur à la fois ludiques et exigeants.

Thriller mettant en scène des produits d'entretien (*Blister*), suite d'objets insolites dans un entrepôt désaffecté pris dans une réaction en chaîne comme chutent des dominos (*Der Lauf der Dinge*), les Sentiers offrent un émerveillement assuré pour petits et grands !

16h30. A l'Alcazar du 6 au 8 juillet, au Palais du Pharo du 9 au 11 juillet.

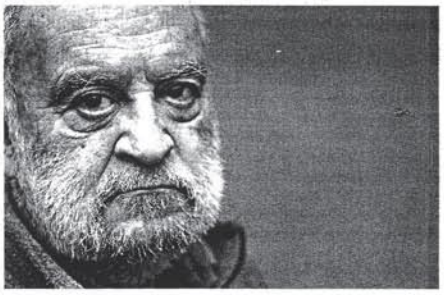
Deux rétrospectives et un hommage

Hommage posthume à un réalisateur engagé

Joaquin Jordà

La première rétrospective française consacrée à Joaquin Jordà sera finalement un dernier hommage. L'homme nous a quittés à quelques jours du festival. Considéré comme une grande figure du cinéma espagnol, il laisse derrière lui une œuvre libre et militante.

Parmi les films présentés, *Numax Presenta*. En 1980, Jordà suit la lutte des ouvriers de l'usine Numax, qui reprennent l'affaire en autogestion. On caresse l'utopie anarchiste mais l'expérience sera un échec.



En 2004, pour *Veinte anos no es nada*, Jordà retrouve ces anciens ouvriers. Numax aura été le tournant de leur vie, mais peu d'entre eux ont pu construire leur vie selon les principes qu'ils défendaient. Combien de réalisateurs sont allés se pencher sur ce qu'étaient devenues les vies filmées vingt ans plus tôt ? Joaquin Jordà était de ceux-là. Exigeant, attaché à ses convictions et pédagogue, il offrait un regard au plus près des hommes. Le FID 2006 donne enfin l'occasion de le découvrir.

Première rétrospective française

Hartmut Bitomsky

Connue et célébrée, notamment au Fid, où le cinéaste allemand a été par deux fois invité, l'œuvre d' Harmut Bitomsky n'avait jamais fait l'objet d'une rétrospective en France. Un oubli réparé, cette année, par le Festival qui présente huit de ses films, couvrant une décennie entière (1988-1998). Cinéaste exigeant et rigoureux, Hartmut Bitomsky s'intéresse particulièrement aux processus de production industrielle. Fabriques cinématographique, *Die UFA*, automobile, *Der VW complex*, voire guerrière, *B-52*, le cinéaste dissèque et analyse le fonctionnement d'une production, de ses rouages intimes à ses implications inattendues. L'analyse de ces structures distinctes permet de dessiner, en creux, le portrait d'un pays né avec la révolution industrielle. D'une grande maîtrise formelle, classiques sans ennui, les films de Bitomsky offre un regard à la fois curieux, lucide et critique sur l'utopie industrielle et ses ravages silencieux.

Découvrir une œuvre décalée et décapante

Robert Morin

Marginal, expérimental, le travail de Robert Morin dérange, et c'est ce qu'il veut. En 1977, le Québécois fonde à Montréal la Coop Vidéo, pour créer et produire à contre-courant de l'industrie du cinéma. Trente ans plus tard, l'association Vidéochroniques et son directeur Edouard Monnet ont choisi avec le Fid 12 ovnis tournés entre 1980 et 2005 et signés par Morin et sa fidèle collaboratrice Lorraine Dufour.

CAROLINE HAYEUR - AGENCE STOCK

Les films de Morin sont inclassables, largement reconnus par les uns, rejetés par les autres. Les images sont crues, les situations abracadabrantes, mais le message est bien là : il ne s'agit pas de situations mais de personnes. Des gens qui se cherchent, a priori ordinaires, en réalité incompris. Pour Robert Morin, *"un bon film, c'est un film dont le sujet n'est pas ce qu'on voit à première vue"*. Le cinéaste explore, mêle les faits réels à la fiction, brouille les pistes. Avaleur de couteaux à la retraite, nains, bilingue schizophrène, ex-junkies... des existences parfois comiques, mais souvent dramatiques, dont on ne sort pas indemnes...

Essentiels Écrans parallèles

EXPLORATION. Sur près de cent films projetés, les deux tiers le sont hors compétition. Ces Écrans parallèles donnent tout son sens à une programmation tout à la fois exigeante et pléthorique.

Non à une définition arrêtée du film documentaire. Non au consensus. Non aux barrières. Oui à la prise de risque, oui aux images qui donnent à penser, et triple oui au bonheur de la découverte. Cette année encore, les écrans parallèles sont un terrain de jeu jubilatoire pour les programmateurs du Fid et la partie s'annonce pleine de surprises.

Rétrospectives. Deux premières en France : une rétrospective consacrée à l'incontournable **Hartmut Bitomsky**, avec huit films tournés entre 1986 et 1998. La seconde est un hommage à un auteur catalan injustement méconnu chez nous et disparu depuis quelques jours, **Joaquin Jordà**. Les cinq documentaires choisis permettent de suivre l'évolution de sa carrière, depuis ses débuts jusqu'en 2004. Enfin, l'association marseillaise Vidéochroniques a préparé un tour d'horizon très complet (12 films) du travail de **Robert Morin** *(voir nos articles en page centrale).*

Les Sentiers. Nouveauté de cette 17e édition, une sélection destinée aux bouts de chou, à partir de six ans. 23 films d'auteur ou d'animation, venant des quatre coins du globe et regroupés en six séances *(voir notre article en page centrale).*

Fenêtre allemande, Tübingen. L'actualité du documentaire allemand à travers trois œuvres inédites en France présentées en partenariat avec le Festival international du film francophone de Tübingen.

Be with Me - La fiction avec le documentaire. En collaboration avec *Les Cahiers du cinéma*. Ce programme emprunte son titre au film du Singapourien Eric Khoo, dans lequel la biographie réelle vient s'immiscer avec douceur dans la romance. Une quinzaine de films majoritairement asiatiques ou français, pour la plupart inédits, tentent le cocktail sous différents formats et styles. Un seul mot d'ordre : l'ouverture.

Toutes les nuits (en 6 jours). En collaboration avec Cyril Neyrat, rédacteur en chef de la revue *Vertigo*. Toujours pour tester les limites du genre documentaire, le Fid nous plonge dans le noir. Que voit-on quand on ne voit rien ? Beaucoup plus qu'il n'y paraît. Aveuglement, sous-exposition, obscurité interstellaire... Contemporains ou ressurgissant du passé, une vingtaine de cinéastes de la nuit nous éclairent sur le monde.

Des **séances spéciales** sont aussi organisées en marge de la compétition : 5 films coups de cœur, à chaque fois présentés en collaboration avec un organisme extérieur. À voir au Pharo.

Companeros, de C. Ulmer, Espagne. Avec le Centre Méditerranéen de Communication Audiovisuelle (CMCA). ***6 juillet à 14 heures.***

Espejo para cuando me pruebe el smoking, de A. Fernandez Moujan, Argentine. Avec les Rencontres du cinéma Sud-Américain de Marseille. ***7 juillet à 10 heures.***

Au diable Vauvert, de T. Lanfranchi, France. Avec le FASILD. ***8 juillet à 11h30.***

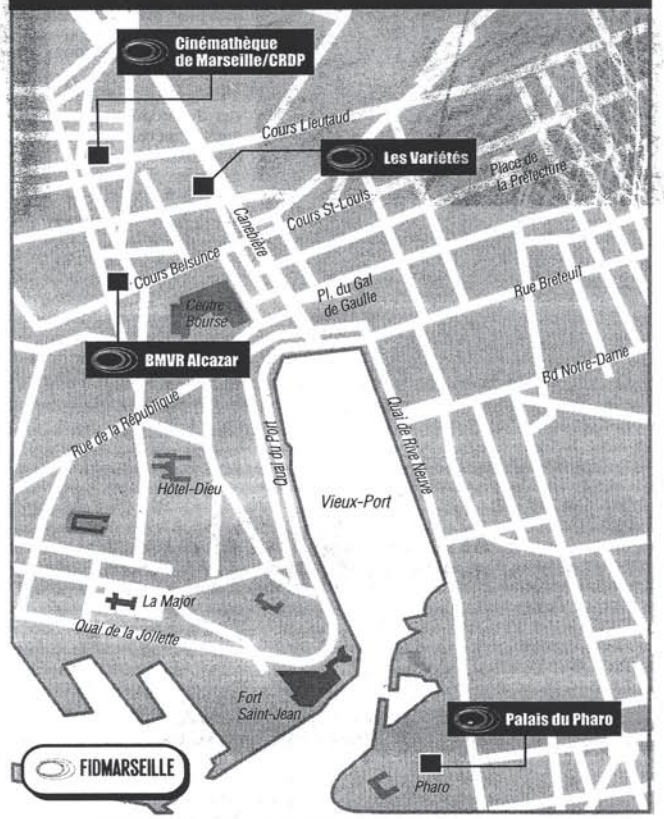
Glossolalie, de E. Bullot, France. Avec le RIAM. 8 juillet à 11 heures.

La Traversée, de E. Leuvrey, France. Avec le Conseil Régional PACA *(voir article en page centrale).* ***11 juillet à 17 heures.***

"BE WITH ME", D'ERIC KHOO

"Be with me", film singapourien mêlant faits réels et fiction, prête son nom à un écran parallèle.

Les lieux du festival



- **Palais du Pharo**
  58, bd Charles Livon - 13007 Marseille - Du 6 au 11 juillet
- **Cinéma Les Variétés**
  37, rue Vincent Scotto - 13001 Marseille - Le 9 juillet
- **CRDP** *(Centre Régional de Documentation Pédagogique)*
  31, bd d'Athènes - 13001 Marseille - Du 7 au 11 juillet
- **BMVR Alcazar**
  58, Cours Belsunce - 13001 Marseille - Du 6 au 8 juillet

Infos pratiques

Tarifs
Pass Festival : 60 euros normal, 40 euros réduit.
Pass Week-end : 35 euros normal, 25 euros réduit.
Pass 1 jour : 18 euros normal, 15 euros réduit.
Séance : 6 euros normal, 5 euros réduit.

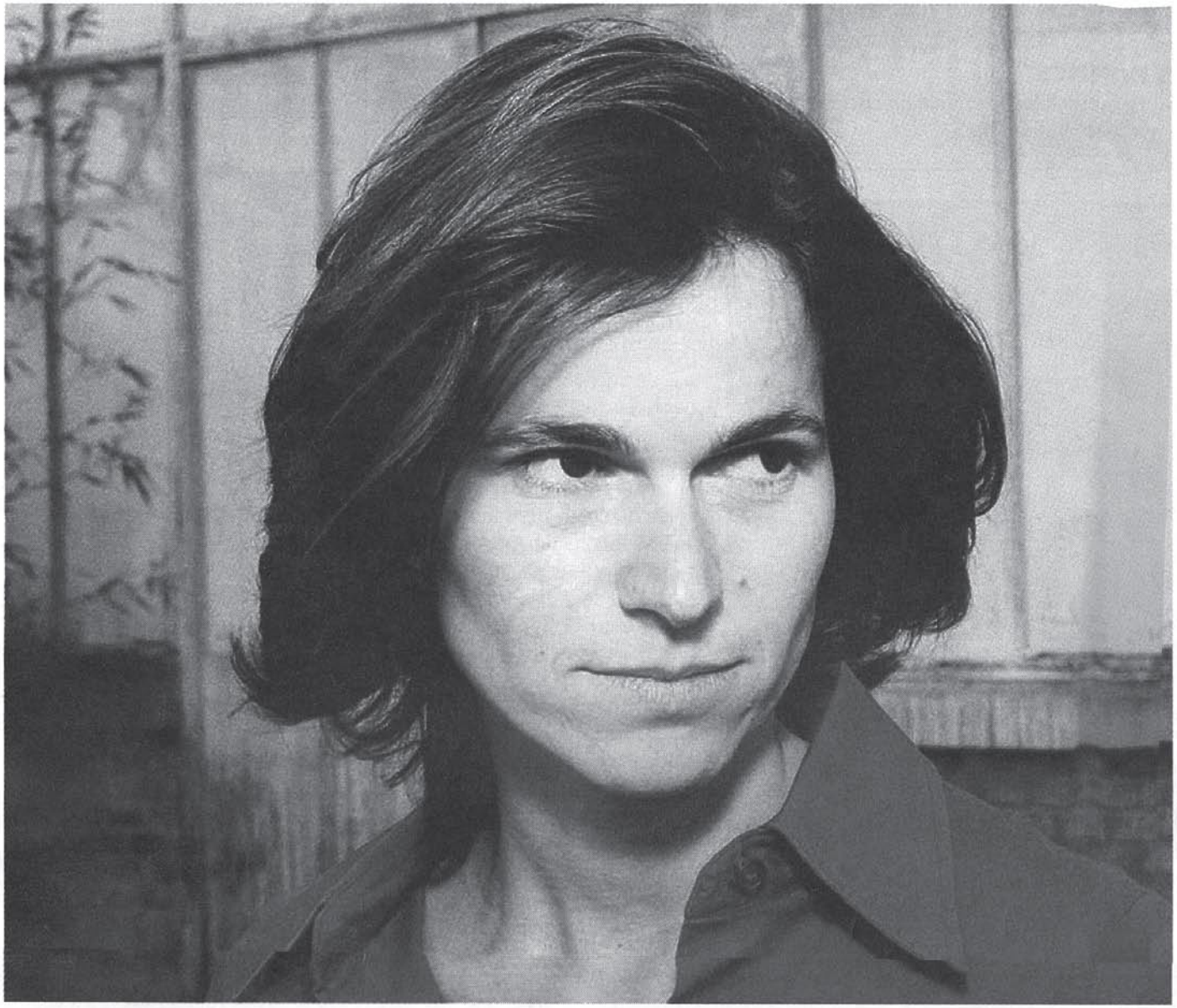
Billetteries
Espace Culture, 42 La Canebière (1er),
Office du tourisme, 4 la Canebière (1er). Fnac, Centre Bourse, (1er),
Palais du Pharo, 58 Bd Charles Livon (7e). 04 95 04 44 90. www.fidmarseille.org

Pour voir plus loin...

Trois tables rondes permettront aux festivaliers de rencontrer les réalisateurs au **Palais du Pharo.**
Deux d'entre elles tournent autour d'Écrans Parallèles :
Toutes les nuits (en six jours), avec trois réalisateurs (Jean-Claude Rousseau, Robert Fenz, Bram Van der Paesschen) et Cyril Neyrat, rédacteur en chef de *Vertigo*. ***Vendredi 7 juillet à 17 heures.***
Be with Me, avec cinq réalisateurs (Raya Martin, Joana Hadjithomas, Andréas Bölm, Khalil Joreige, Jared Katsiane) et Emmanuel Burdeau, rédacteur en chef des *Cahiers du cinéma*. ***Lundi 10 juillet à 18 heures.***
La troisième fait écho à la projection du film de Rachel Benitah, *La Dernière marche*
Le geste documentaire - Filmer la danse. La réalisatrice sera présente, ainsi que Lalit Vachani, autre réalisateur, et Bernard Rémy, conseiller artistique de la Cinémathèque Danse de Paris. Colette Tron sera également autour de la table pour représenter l'association Alphabetville. ***Lundi 10 juillet à 16h30.***
Côté tarifs, les tables rondes sont au même prix que les séances.

Citymag semaine du 3 juillet 2006

RP



Aurélie Filipetti © David Balicki

quand j'avais 24 ans, j'avais le titre en tête, il s'est imposé presque immédiatement. Tout est parti de l'histoire de ma famille, très représentative de ces générations de mineurs d'origine italienne. Du social, mais avec une dimension humaine.

En quoi consiste votre mission de présidente du conseil d'administration du Festival international du documentaire (FID) ?

D'abord c'est un rôle bénévole. Nous veillons à ce que Jean-Pierre Rehm et l'équipe de la programmation puissent travailler dans les meilleures conditions, budgétaires notamment. Mon expérience en politique est ici intéressante pour ce qui relève de la recherche de sponsors et de partenaires. Étonnamment, c'est l'écriture qui m'a rapprochée du FID. Jean-Pierre Rehm avait lu mon premier livre, le rapport à l'écriture documentaire lui avait plu, rejoignait ses préoccupations. Et comme un écrivain est invité chaque année, c'est moi qu'ils ont choisie en 2004. La ville, le festival, l'équipe : le coup de foudre a été réciproque ! J'ai intégré le conseil d'administration dans la foulée, car j'avais envie d'aider cette manifestation qui fait vraiment vivre une citoyenneté : on y discute d'œuvres de toutes natures, avec des ouvertures sur le monde, parfois une dimension universelle, le tout doublé d'une démarche esthétique et artistique.

Quel rapport entretenez-vous avec le film documentaire ?

J'ai découvert ce cinéma, les premiers docus, quand j'étais étudiante, avec Nanouk l'Esquimau et L'Homme d'Aran. La dimension documentaire est passionnante, du reste, elle peut parfois se retrouver dans certaines fictions. L'image apporte quelque chose, un rapport à la réalité que ne peut pas donner l'écriture qui est, elle, davantage dans la "déréalisation". Je pense parfois, de loin, à écrire

Aurélie Filipetti © David Balicki

AURÉLIE FILIPETTI,
LA VIE COMME UN DOCUMENT

À 33 ans, cette normalienne descendante de mineurs lorrains aligne déjà les faits d'armes. Aurélie Filipetti vient de publier son deuxième roman, Un homme dans la poche, mais n'en reste pas moins conseillère dans le cinquième arrondissement de Paris, étiquetée chez les Verts. Elle préside aussi depuis cette année le conseil d'administration du Festival international du documentaire de Marseille, qui fête ses 17 ans.

Votre premier roman, Les Derniers jours de la classe ouvrière, s'inspirait beaucoup de votre vécu, de l'histoire des mineurs de Lorraine. C'est encore le cas avec ce nouveau livre ?

Il y a en effet toute une partie qui se situe un peu dans la continuité du premier, des éléments diffus, des connexions sur la famille, ma région natale... Et il y a une partie nouvelle, la fin d'une histoire d'amour et d'adultère entre un homme qui vient de la bourgeoisie et une femme issue de la classe populaire. Une portion de mon inspiration est liée à la réalité, sans que ce soit forcément autobiographique. Je trouve intéressant de piocher dans des parcelles de réalité car, il me semble, elle a plus d'imagination que la fiction.

Vous écrivez depuis longtemps ?

Oui, l'écriture est arrivée très tôt. Déjà, enfant j'aimais ça. Je n'ai jamais cessé de composer des textes, des lettres, ça a toujours fait partie de ma vie. Mais le premier livre est le résultat d'un processus très lent. Quand je suis arrivée à Paris, j'ai pris conscience que l'histoire de la Lorraine, de tout ce qui s'y est passé, était peu connue hors de la région. Des idées fausses circulaient, beaucoup pensaient "mineur c'est un métier difficile, c'est pas plus mal qu'ils ferment"... Alors j'ai voulu raconter la réalité, la convivialité et la solidarité de ce milieu, le souvenir de mon père et de mon grand-père, mineurs, vus avec mon regard d'enfant. J'ai commencé à écrire un rapport à la réalité que ne peut pas donner l'écriture qui est, elle, davantage dans la "déréalisation". Je pense parfois, de loin, à écrire un scénario à partir de mon premier livre...

Et Marseille, vous adhérez ?

C'est une ville qui m'avait toujours attirée, pour les livres d'Izzo, pour l'idée du brassage des origines et des cultures. J'y viens maintenant une fois par mois en moyenne. J'aime me balader, à Malmousque, à la Pointe Rouge, sur le Vieux port où je fais toujours une halte à La Samaritaine pour boire mon café. Et au Femina, mon restaurant préféré pour son couscous à l'orge !

La politique a toujours sa place dans votre existence ?

Oui, je suis toujours engagée, même si la vie des partis politiques est aujourd'hui désespérante, y compris chez les Verts. Intellectuellement, tout cela n'est pas très stimulant ! Mais pour le moment, je reste, je ne conçois pas ma vie sans engagement, sans investissement. Je ne peux pas ne pas lire les journaux. Il faut maintenant imaginer comment on peut changer la manière de faire de la politique...

Et pourquoi les Verts ?

J'ai rejoint ce parti en 1999 parce qu'il portait alors la démocratie participative, la politique autrement, l'écologie, la parité... Tout cela me semblait le mieux correspondre aux enjeux du XXe siècle.
Un homme dans la poche, 2006, Stock.
Les derniers jours de la classe ouvrière, 2003, Stock.

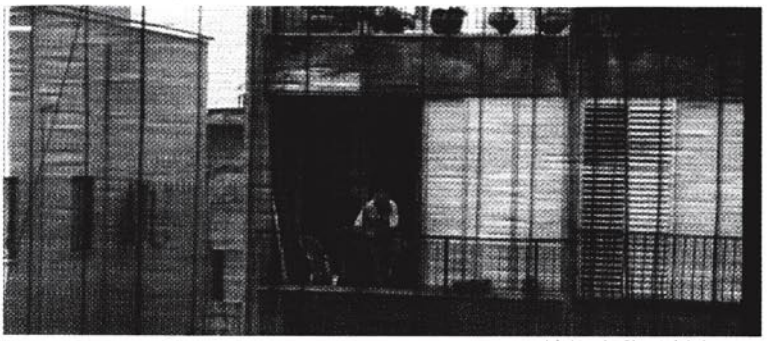
Festival international du documentaire du 6 au 11 juillet.
Palais du Pharo : 58 boulevard Charles-Livon, Marseille 7e, et dans d'autres lieux de la ville.
Tarifs : pass Festival, 60 €, réduit, 40 €; pass week-end, 35 €, réduit, 25 € ; pass 1 jour, 18 €, réduit, 15 €; une séance, 6 €, réduit, 5 €.
Tél. : 04 91 13 89 00.
www.fidmarseille.org.

FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOCUMENTAIRE

La fenêtre du Monde

Comme le souligne l'équipe du FID elle-même, « *on n'est pas sérieux quand a dix-sept ans.* » Adage par trop cliché mais cependant d'actualité pour une manifestation qui fête avec la même classe ses nombreuses années d'engagement auprès d'un genre cinématographique en perpétuelle mutation, artistique autant qu'économique. Aborder le champ documentaire, qui sans cesse se nourrit intellectuellement et organiquement du mouvement de l'Humanité, en éludant les faux débats, tel est l'engagement de cette nouvelle édition ambitieuse.

En dix-sept ans, quelques tempêtes et moments inoubliables, le Festival International du Documentaire s'est fait sa place au soleil phocéen, s'imposant comme l'un des rendez-vous festivaliers les plus cotés. Fruit d'une exigence toujours renouvelée, d'un travail herculéen (quelques milliers de films visionnés au quatre pôles de la planète, avant de n'en sélectionner qu'une centaine) et d'une réflexion profonde sur l'œuvre documentaire, alimentée par la respiration du Monde, le FID continue donc un défrichage hors pair et promet cette année encore son lot de grandes découvertes. Comme le souligne Jean-Pierre Rehm, délégué général, « *nous pensons chaque édition avec la même intensité. Un film est un organisme vivant, dans la façon dont il est confi-*



Là-bas de Chantal Ackerman

Be with me d'Eric Kho

guré. Ses qualités résident tout d'abord dans le contrat que celui-ci passe avec le sujet. Si ce contrat n'est pas respecté, cela nous intéresse moins. » L'une des façons pour le FID de conserver cette image d'exigence est de s'assurer le caractère inédit des choix de programmation. Une démarche qui confère ainsi à chaque découverte son aspect unique, sans omettre de proposer cette année encore une grille fort généreuse. Parallèlement à l'explosion des partenariats, ce crû 2006 offrira donc quatre grands moments de pellicule : les rétrospectives Hartmut Bitomsky et Joaquin Jorda, ainsi que deux écrans parallèles sur Robert Morin d'une part, et sur la frontière fiction/documentaire d'autre part. L'Allemand Hartmut Bitomsky, dont on connaît le saisissant *B-52* (1998), reste partisan d'une forme documentaire très réfléchie, empreinte d'une rigueur indéfectible, qui le rapproche dans sa démarche intellectuelle des Straub et autre Farocki. Les sept films présentés emporteront sans aucun doute le spectateur dans une réflexion exempte de tout artifice ou réflexes de séduction. C'est plutôt du côté du cinéaste espagnol Joaquin Jorda que l'émotion sera à son comble : « *Ce qui devait être une célébration inédite en France deviendra un hommage qui nous touche profondément* », rajoute Jean-Pierre Rehm qui vient d'apprendre, il y a quelques jours à peine, le décès subit du réalisateur invité. La présentation de l'œuvre militante de ce documentariste majeur marquera sans conteste cette dix-septième édition. L'une des belles participations de cette année se fera avec la structure marseillaise Vidéochroniques autour du réalisateur Robert Morin. Ce fondateur de la Coop Vidéo de Montréal a privilégié une démarche libertaire, acte politique s'il en est, en marge de l'industrie traditionnelle. Son œuvre navigue ainsi aux frontières du documentaire, entre fiction et expérimental. Sujet sur lequel n'oubliera pas de se questionner le second écran parallèle : le FID invite en effet l'éminent Emmanuel Burdeau, rédacteur en chef des *Cahiers du Cinéma*, afin d'interroger l'interaction indéniable existant entre fiction et documentaire. Sujet glissant que viendront nourrir une dizaine de films mûrement choisis : « Be With Me *d'Eric Khoo, le seul film de la sélection à avoir connu une sortie salle — discrète , illustrera parfaitement la fécondation réciproque qui existe entre les deux genres* », complète Jean-Pierre Rehm qui, lorsqu'on soulève la présence d'une sélection empreinte d'engagement politique, rétorque, sans hésitation : « *Ce n'est ni prémédité, ni délibéré. Vraiment pas. Ce n'est pas un critère de choix de notre part. Seule compte la qualité des films. Le film engagé contient en lui trop souvent la réponse, ce qui me déplaît. Il faut que le sujet soit ouvert et reste à l'appréciation du spectateur.* » Vivre le Festival, c'est plonger durant moins d'une semaine au sein de ce que le champ documentaire produit de plus exigeant aujourd'hui. Parallèlement à la sélection officielle, les multiples propositions et partenariats (avec Fotokino pour les enfants, la revue *Vertigo* ou le Festival de Tübingen, pour ne citer qu'eux) enrichiront un rendez-vous cinématographique majeur, devenu une référence sur la scène internationale.

EMMANUEL VIGNE

Du 6 au 11/07 au Palais du Pharo, à l'Alcazar, au CRDP et au Variétés. Programmation (très) détaillée p. 7

PRESSE INTERNATIONALE

RP

POV été 2006

RP

Verité, Sunnyside and Beyond

Documentary in France

Sans soleil

Etre et Avoir

By Noelle Elia

CINEMA IS AN INVENTION WITHOUT A FUTURE.
—Louis Lumière
DOCUMENTARY IS A GENRE WITHOUT DEFINITION.
—Jean-Pierre Rehm

Non-fiction film reflects fragments of reality, prisms of the whole. A good documentary pushes boundaries and provokes thoughts, feelings and sometimes, action. A really good one inspires resilience. While Canada may lay claim to being the spiritual homeland of documentary, France is its philosophical fatherland. Weaned on postmodern theory about identity, representation and hyper-reality from the likes of Barthes, Baudrillard, Cixous, Deleuze, Derrida and Lacan, contemporary French documentary is spiked with a certain cinematic *je ne sais quoi*. Be it a documentary about a neighbourhood grocery store or an epic tale about human evolution, it's an attitude, a way of seeing, with all that thought behind it. Questioning, positing, declaring. From the Lumière Brothers' first film in 1895 and Georges Méliès' first "reconstitution" seven years later to the revolutionary impact of the Nouvelle Vague and cinéma verité in the 1950s and 1960s, where would documentary be without France?

Creativity, passion and risk-taking characterize French documentary today. And like a modern-day charioteer, it's confidently leading the genre toward new frontiers. Not surprisingly, France is the special Spotlight country at this year's Hot Docs Canadian International Documentary Festival. According to Executive Director Chris McDonald, Hot Docs has "cultivated strong relationships with the key filmmakers, festivals, distributors and broadcasters, so France was a natural choice for us." McDonald has programmed the survey with Managing Director Brett Hendrie, who adds that "France has an unparalleled reputation for innovative, cutting-edge documentary filmmaking. After all, it's the birth place of cinéma vérité."

Forever changing the way we make and experience film, cinéma verité actualized the spirit of *Liberté, Égalité, Fraternité* on celluloid. But the French documentary movement has created more than one type of cinema; it has allowed auteurs to make important individual works of art in the non-fiction film form. Think of the haunting desolation of *Nuit et brouillard (Night and Fog)* (1955) by Alain Resnais, Jean Rouch's post-colonial critique *Moi, un noir (I, a Black)* (1957), Chris Marker's textured social symbology in *Sans soleil* (1982) and Agnes Varda's intimate and timely portrait, *Les Glaneurs et la glaneuse (The Gleaners and I)* (2000).

French documentary features remain in the forefront today. Nicolas Philibert's poignant tale of a one-classroom school in rural France, *Etre et avoir* (2002), paved the way nicely for other child-centric hits such as *Spellbound* (2002) and *Mad Hot Ballroom* (2005). Cut to this year's Academy Award-winning surprise blockbuster, *March of the Penguins*. As the second largest grossing doc ever (after *Fahrenheit 9/11*, 2004), it took in more money than all the nominated docs combined. This is not an isolated phenomenon; it's a benchmark moment within a larger paradigm shift.

The Hot Docs Spotlight opens with *Glenn Gould Hereafter*, an engrossing tribute to one of the world's finest artists. The fact that the director, Bruno Monsaingeon, previously made *Glenn Gould Plays Bach* a year before Gould's untimely death in 1982 underscores the respect permeating this current offering. It gently crescendos, showcasing Gould's mental acuity and musical brilliance. Through the judicious use of archival material (Gould posing with his dog at the piano is priceless), the viewer is drawn into one man's creative process. Picturesque Ontario landscapes, devoted admirers from Italy, Russia and Japan, and imaginative yet restrained narrative vignettes complete the experience. Another international co-production for Canada's Rhombus Media, it was made with Idéale Audience, Arte, ARTV, Bravo!, CBC, and the BBC among others.

Alimentation générale (The General Store) celebrates the documentary filmmaker as artist. Made with a refined and compassionate eye for detail, Chantal Briet's first feature provides a

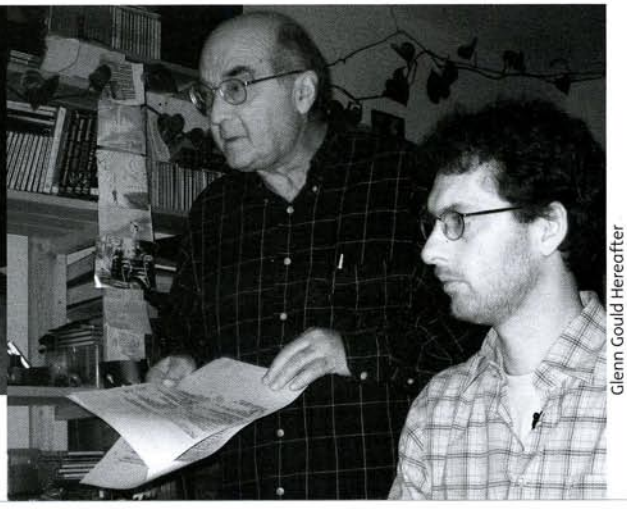
Noelle Elia was born in May '68, which may account for her affinity to the intellectual and aesthetic sensibility of French documentary. While writing this piece, she had a sweet inspiration: a future doc project entitled *Sentir et savoir (To Feel and To Know)*.

Alimentation générale

Papy-Mamie

Hors les murs

Glenn Gould Hereafter



Glenn Gould Hereafter

glimpse into the complexity of co-existence. Over a four-year period she captures the daily dealings at Ali's grocery store, a community oasis where personal and social struggles unfold at the checkout counter. Set against the backdrop of a graffiti-camouflaged suburb of Paris with over 3000 residents and 25 nationalities, *Alimentation générale* becomes a microcosm of the diverse challenges facing France today.

Several docs take place far from the gaze of Marianne, the allegorical symbol of the French Republic. Disparate portraits of survival in Afghanistan, the Philippines and Iraq honor her revolutionary *esprit* of Liberty and Reason. "The subject matter in the films is all over the map—literally—with half of the films set outside the country," says McDonald. "In spite of their diffuse themes, they all share a very cinematic quality." Claude Mourieras's *Le Voyage de Femmes de Zartalé (The Zartalé Women's Journey)* follows Afghan women with tuberculosis on an emotional journey from their small village to the valley down below in search of medicine, triggering inevitable clashes and eventual change. *Hors le murs (Out of Bounds),* directed by Pierre Barougier and Alexandre Leborgne, stars Alejandro, the "mayor" of a century-old, open-air Philippine prison where the 2300 inmates live with their families, suspended between punishment and self-management. Yuri Maldavsky and Timothy Grucza spent several months living with a US platoon in one of the world's most dangerous cities and then traveled home to Texas with some of the soldiers. The result is *White Platoon, Baghdad 2004.*

Reminiscent of the humanist style of an Allan King documentary, *Papy-Mamie (Grandpa-Grandma)* focuses on an elderly couple in Le Havre and their last days living together. As both director and grandson, Michaël Lheureux is a sympathetic witness to their mental and physical deterioration. Nothing is rushed. The heart-wrenching, endearingly tender moments between Papy, Mamie and the family arouse empathy, frustration, patience and love.

Meanwhile, away from the festival circuit exemplified by Hot Docs, France continues to raise the stakes. One evening in January 2005, nine million people tuned in to a public TV channel, France 3, to watch a documentary about the evolution of mankind. 35 million people

saw *Homo sapiens* worldwide. Directed by Jacques Malaterre and co-produced by Frédéric Fougea of Boréales and Nicola Merola of Pixcom, this ambitious docudrama focuses on seven key turning points in the history of man. Audiences are clearly receptive to docs full of reenactments and lots of CGI (computer graphic imagery). With a budget of 4.5 Million Euros, funding from over 30 countries, teams of research scientists, hundreds of actors and shooting locations on three continents, *Homo sapiens* was made with Montreal-based Pixcom, Téle-Quebec, CBC and France 3. One tactic that's quickly becoming the norm is a multi-format production strategy designed to reach the broadest audience possible: a feature-length TV doc, a 3x1-hour documentary series, a theatrical feature, books and merchandise. *Homo sapiens* is proof positive that primetime docs are hot and international co-production is flourishing.

The three faces of documentary—film festival art form, television broadcast and theatrical feature—are becoming increasingly blurry. The incontrovertible success of the primetime doc is due, in part, to its theatrical cohort. Conversely, the boon of theatrical documentaries worldwide owes a lot to the foundation television docs laid down. To ensure such creativity and commerce thrive, the French TV documentary industry organizes several market events throughout the year where producers, broadcasters and distributors keep abreast of current co-productions, the latest docs for sale, changing trends, new channels and new technology within the ever-growing market. Mipdoc in Cannes and Sunnyside of the Doc are *de rigeur*. In Mipdoc's official magazine, Jacques Bensimon, Commissioner General of the NFB, states that, "People are caught between the harshness of television news and the universe of Hollywood make-believe. Documentary has come out of the closet and become mainstream, but television needs to be more gutsy and determined."

This sentiment is not lost on Yves Jeanneau, who created Sunnyside of the Doc with Olivier Masson in 1989. What was originally a small gathering has evolved into a well-oiled, sophisticated affair buzzing with buying and selling among 2000 international professionals. Sunnyside's objective is to make the circulation of documentary programmes easier, to encourage international

Homo sapiens

The White Planet

Les artisans du rebut global

co-production and to strengthen liaisons within the industry. After 16 years in Marseilles, Sunnyside begins its new tenure in La Rochelle, Brittany at the end of June. As Sunnyside's General Commissioner, Jeanneau is also head of the doc unit at France 2, co-founder of Les Films d'Ici and the executive producer on 2002's Oscar-winning Best Documentary, *Un coupable idéal (Murder on a Sunday Morning)*. The NFB has been a longtime supporter of Sunnyside and its presence is prominent.

A couple of years ago, heeding a call for smaller-scale encounters, the Sunnyside of the Doc Rendezvous was born. In early 2005, the *crème de la crème* of the French and Canadian TV doc world convened in Toronto for a weekend of pitching, networking and creative exchange. "In France they have the audience numbers and that means they can get the advertising," explains Michaelle McLean, Director of the Toronto Documentary Forum (TDF) at Hot Docs. "But they're starting to look outward now because so much has changed in the marketplace in the last ten years." One channel responding to these changes is France 5. With an annual documentary budget of 27 million Euros, which translates into 1000 broadcast hours, the channel attracts 500,000 viewers annually to their afternoon doc slot alone. Due to exploding budgets, ambitious projects and more sophisticated audiences, "it's about trying to find a balance between the international market and financing and creativity," explains Alexandre Michelin, Director of Programming. "Part of the French tradition is to protect the arts and culture. It's part of the politics of the nation, our education system and it's deeply in the French vision of the world. Everyone agrees that you have to protect it; but for the industry, if you want to be able to develop yourself, you have to compete."

One of the first French producers to co-produce internationally is Stéphane Millière, President of Gédéon Programmes. Considered the gold standard of adventure, science and wildlife docs, Gédéon's almost 500 productions have won over 200 awards from film festivals worldwide. "International co-production is an opportunity to unlock the spirit of working with other territories," he explains. Millière also co-founded the distribution company, Terranoa, with Frédéric Fougea of Boréales and Stéphane Peyron of 95° West. "The way of telling stories has changed and non-fiction stories have become like fiction features—how they're made, dramatization, special effects," affirms Millière. "It's no longer just 'fly on the wall' documentaries. There's an increasingly popular trend of primetime documentaries." Following the popular NFB-Gédéon series *Arctic Mission* is *The White Planet*, co-produced with Quebec-based Glacialis and the NFB. Other slated projects take an archeological approach like *Toumaï* and *Jiroft, the Living Legend of Aratta*, which was pitched in Toronto.

Big budget/big idea French docs were foremost at the Rendezvous: the Great Hall of Mirrors at Versailles, building the Eiffel Tower and Chernobyl, twenty years later. Canadian projects ranged from the Battle of Quebec in 1789, the global diamond trade, crooners and traveling to the North Pole. A doc on the nature of evil met with little interest: "I can't understand. It's not that I did not understand, it's that I can't," stated one French commissioning editor. When in doubt, a creative approach works wonders and humor always helps. For *The Art of Nude Modeling*, Montreal-based producers Bernar Hébert and Renée-Claude Riendeau of Cine Qua Non Films entered the ballroom sporting nothing but hotel bathrobes and big smiles. They immediately had the attention of the room. "We wanted to do something fresh. There's no reason during a pitching session that people should be bored. They should be entertained and have fun," claims Hébert. Attending with the support of ARTV, their savvy strategy paid off. They secured a pre-sale with France 5, and by the time Sunnyside in Marseilles came around, Société Radio-Canada and Bravo! were on board. "If you want to work for television, you have to be flexible. We're a small company, so we have to distinguish ourselves," Riendeau explains. "It's not as easy to do the auteur-style film."

If reality TV were traced back to its origins, a renegade filmmaker would be trailing a coquettish waif along the Champs Elysées. "Today people have a better understanding of what's real and what's not real because of the reality television trend," claims Michelin. "There's a whole generation that's been trained to read and understand images in a completely different way than the generation before, and it's opening the door for new kinds of projects." One such project is *Les artisans du rebut global* (renamed in France, *Les artisans du futur*), produced by Marc St-Onge of Blue Storm in Quebec. The series about building a home entirely out of recycled material was re-cut from 12 one-hour episodes into 5 one-hour segments for French broadcast. Thanks to positive viewer response, France 5 came on board as co-producers for a second round. Pitched at the Rendezvous, *Les citadins de futur* tracks a team renovating a condemned Montreal building, again using only recycled material. "The cultural differences between France and Quebec as well as differences in recycling protocol will make this co-production interesting," notes Ann Julienne, Head of Acquisitions and International Co-Productions. The France 5 website received thousands of responses to fill two French spots on the Quebec crew.

It's easy to feel inspired at Mipdoc: the Cannes boardwalk beckons and there's a dizzying array of documentaries for sale. 369 international buyers viewed a total of 1,057 documentaries and Toronto-based Markham Street Films' *Penis Dementia: The Search for the Perfect Penis* made the list of Top 30 programme choices. Shifting trends are afoot: surpassing current affairs, slick docudramas on history, science and nature are au courant. So are documentary features, whether in France or North America. At the ReelScreen Magazine and NFB-sponsored panel What's Hot in Docs, Tom Perlmutter, the NFB's Director General of English programs, remarked that "one of the most successful commercial documentaries that did over a million dollars in Canada was *The Corporation*. I don't believe theatrical docs are a fad, they've become part of the cinematic palate of offerings out there and part of what audiences expect to be able to choose from."

For the 2005 edition of Sunnyside, the OMDC (Ontario Media Development Corporation) sent a delegation of mid-career producers to sun-kissed Marseilles. Many of them were at the Rendezvous and/or had pitched at the TDF. Among those attending were Up Front Entertainment's Barbara Barde, AmythOs Films' Amit Breuer, Cave 7's Jamie Kastner and Red Apple Entertainment's Rachel Low. To help the producers gauge what's happening at a particular channel, McLean set up group sessions with commissioning editors. "If there are meetings, negotiations and relationships that start at one place, you pick them up

and the conversations continue," she says, adding that "*Four Wings and a Prayer* grew out of a meeting at Sunnyside."

Four Wings and a Prayer is a much-anticipated co-production between Primitive Entertainment and Films à Trois, with the participation of France 2, The Documentary Channel and the NFB. Directed by Nick de Pencier, the film tracks the fantastic voyage of the Monarch butterfly from Canada to Mexico. Shot on HD (High Definition) with the latest computer technology, it's a "powerful mix of scientific marvel, awesome beauty, and epic struggle for survival." During an OMDC-sponsored panel at Sunnyside, Primitive Entertainment producer Kristina McLaughlin shared some of the challenges they'd faced: "We couldn't ask the butterflies to wait; we had to get on the road and start shooting. It's very important to clarify what your co-producers need to do in their own country in order to get the co-production going." Also on the panel, Michael Allder of the CBC's *The Nature of Things* referred to "the ecology of co-production." Simply put, get to know the people, paperwork and protocol of your new co-production neighbourhood.

A prominent industry heavyweight is TV France International (TVFI), an association that houses 160 member companies representing top-notch producers, distributors and broadcasters. In just over ten years, TVFI has reinvigorated the French television market and doubled the export of French programming worldwide. TVF1 includes such notable members as Arte, Celluloid Dreams, Films à Trois, France Télévisions Distribution, Gédéon Programmes, Idéale Audience, Ile de France Film Commission, Les Films d'Ici, Marathon, Point du Jour and Terranoa. TVFI also organizes the national Rendezvous in St. Tropez every September. In the end, all these air miles ensure that higher quality programming cross-pollinates.

To truly grasp a channel's commitment to its documentary unit, check out its promotional material. France Télévisions web pages are stylish, photo-rich and informative. All the top channels have something to peruse at Sunnyside, but France 2 outshines them all. A 40-minute DVD highlights recent acquisitions and current co-productions—in all, a sampling of 19 mini-movies. The production value is impressive: dramatic soundtrack, tracking and dolly shots of Yves Jeanneau as he imparts relevant co-production information in the Great Hall of Mirrors at Versailles (the upcoming star of a France 2/Les Film d'Ici co-pro, *(La Galerie de Glaces)*. Looking directly into the camera, he declares "France 2's projects are varied but consistent in their quality." One name, Jean-Michel Carré, pops up twice: a TV spot for *Kursk* (2005) and a one-minute teaser for the upcoming *Le système Poutine (The Putin System)*.

Jean-Michel Carré is renowned for making socially conscious documentaries that "incite reflection and involve and implicate people." Co-founder of Les Films Grain de Sable in 1974, he is a relative newcomer to international co-production. "In thirty years, I've made many films one might call, 'Franco-Français,'" Carré explains. "I made many films on children and the French education system, several films on women in prison, on prostitution, on madness in France. Essentially, I had wanted to analyze French society and felt I didn't need to go anywhere else. People didn't know me that well internationally, but in France my films have had enormous audiences."

After attending Hot Docs for the first time in 2004, things began to change for Carré and his partner, Jill Emery. "People could tell we were new to the international market and really helped us. It was an opportunity to find collaborators, producers, money, but also to meet interesting people—*mes confrères*—and exchange ideas. If you want to make ambitious films, ones that may take up to three years, there's just not enough money in France. There's no other solution than co-production. Everyone wins. It will allow me to make a better film, to use exceptional archival material and have more editing time. I'll be more at ease, even with the complications that come from working with several different countries. Co-production in Canada is great because there's Quebec." His latest doc, *Le système Poutine,* found co-producing partners at both the Rendezvous and the TDF. "Reciprocity is good," he concludes. "Creation, intersections and relationships."

Amit Breuer of AmythOs Films has a long relationship co-producing with France. Tel Aviv-born and Toronto-based since 2004, she was the first Israeli to attend Sunnyside in 1992. A year later, that led to *Testimonies,* her first co-production with France and with Serge Lalou of Les Films d'Ici. She has also made four films with Point du Jour, most recently the festival hit, *Sentenced to Marriage* (2004). "The whole world is looking for French co-producers. They have resources, are open to different content and are very respected," she confirms. "It's very administrative and there's a lot of work to do, but they keep their directors and crews busy. And the French system allows experienced producers to take more risks."

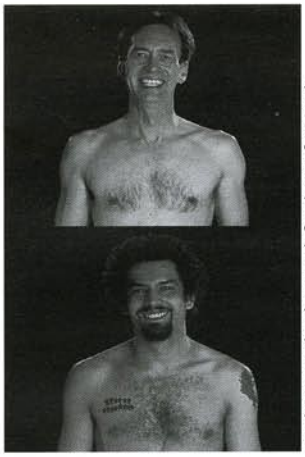
Breuer's latest co-production with France is *Middle East Blues,* which is also a full-circle collaboration with Lalou. "Les Films d'Ici is one of the most successful, important companies; they produced *Etre et Avoir.* Serge was here in February for the Sunnyside encounter and told me about the project. Now that I'm here in Canada, but have my background in Israel, it was natural for us to join forces. I'm a veteran producer internationally, but I'm a new producer in Canada so I'm happy because I'm learning a lot. This is our first co-production since '92 and I think we're really happy about this collaboration. Michael Burns (of The Documentary Channel) was a key figure to make this match. Serge couldn't find the funding for this particular film alone." A co-production deal was signed in Marseilles; Breuer applied for an international treaty and a month later, shooting began.

The doc is already being dubbed the "Buena Vista of the Middle East" because "it's our classical music. They're these older, amazing musicians and it's a disappearing tradition. Florence Strauss, the director, traveled from Egypt to Israel, Lebanon and Syria and met all these musicians. I'm Israeli, Serge is Jewish-North African and Florence comes from Jewish origins that were denied for most of her life, so it's a personal story from an art origin. Music transcends borders and only Florence, who is French, can cross these borders; the musicians can't do it." Made with the support of Studio A at the ONF (the Francophone arm of the NFB) and with distribution by Paris-based Océan Films, *Middle East Blues* will be hitting all the major film fests this summer.

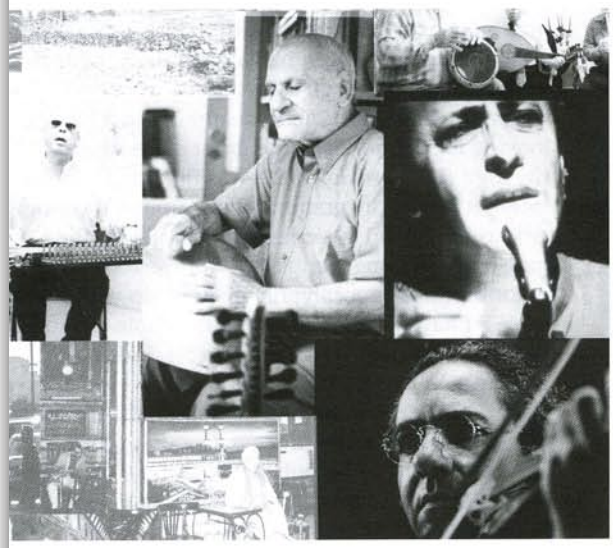
Acclaimed filmmaker Jean Eustache once proclaimed that cinema is the sole medium capable of documenting change. How would he have captured and encapsulated this "nouvelle vague de documentaire"? Such a question is best contemplated gazing through the lens of a film fest like the Festival International du Documentaire (FID). Tending to the art and soul of documentary every July, FID is a terrain rich with thoughtful provocations.

Estamira

Le système Poutine



Penis Dementia: The Search for the Perfect Penis



Middle East Blues

Four Wings and a Prayer

Created the same year as Sunnyside, FID is taking over Sunnyside's old digs—the majestic Palais du Pharo, Napoleon III's gift to Marseilles high atop the Vieux Port. Since 2001, Jean-Pierre Rehm has been the festival's Executive Director. Prominent in the international art world, he is a respected curator, festival jury member and writer. "If documentary is supposed to be some kind of mirroring of the world—the world being so split, various, multiple—so should it also be that in its writing, shooting, in its skills and manners. Documentary is forgetting about hierarchy."

As he sees it, the goal of FID is to create "some kind of living body: echoes that the audience can be a part of, a humming body of energy, whispering words." Inhaling inspiration in the dark was a daily treat at FID. Claire Denis's *Vers Mathilde (Towards Mathilde)* deciphers and magnifies the creative process of one of France's foremost choreographers, Mathilde Monnier. Three completely different visions, *Détour* by Pierre Creton and Vincent Barré, *Une fenêtre ouverte (An Open Window)* by Khady Sylla and *Estamira* by Marcos Prado, all engage in what Rehm refers to as "le sport de l'âme" ("sport of the soul"): creative exertion and perceptual expansion for both the filmmaker and the viewer.

Exploring another country's "point de vue" provides insight into its multi-layered identity. Hot Docs' Spotlight on France generates new perspectives on cultural diversity, belief systems and aesthetic style, luring us closer to the *actualité* of what's really present and true in our own lives, minds and hearts. Toward the end of *Glenn Gould Hereafter,* Monsaingeon describes what happens to people when they listen to Gould play: "We lose a part of our individuality to become part of a totality of experience…(It) leaves an extraordinary impression of an infinitely expanding universe." Documentary also has that power to reveal something urgent, beautiful, profound. From Rehm's vantage point, "We are, for the first time since perhaps ancient times, living now, not waiting for tomorrow. When we go and see fiction films, we have some sort of memory of a utopia, a nostalgia about home. But documentary is about right now. Your horizon is what you see." **POV**

Le Temps / Tunis 24 juin 2006

RP

17 ème édition du Festival International du Documentaire de Marseille, du 6 au 11 juillet

Le FID de Marseille nous ouvre grand les portes du documentaire, sous toutes ses formes, ses formats, ses époques. Alors qu'il trouve en ce moment une belle place parmi les autres films "de cinéma", le documentaire est cette terre d'expériences et de redécouverte du regard cinématographique.

«VHS-Kahloucha» sélectionné

À la pointe de cette recherche, le FID, pour sa 17e année, pousse un coup de gueule, sous la plume de son directeur, Jean-Pierre Rehm : " Pauvres images. Les voilà tantôt conspuées, chargées de tous les maux, tantôt glorifiées au point de saturer l'espace et de se substituer à tout autre horizon. Et postés devant elles, pauvres nous, sommés de nous faufiler, de nous rehausser ou de nous abaisser à leur mesure. C'est sans doute que nous partageons avec ces images davantage que la simple surface d'un reflet. C'est sans doute qu'une affinité plus secrète nous attache l'un à l'autre. Et quelle autre affinité sinon cette pauvreté qui nous est commune, équivoque qui nous traverse ainsi que nos images. C'est pourquoi le documentaire est si précieux. Identique minceur des images et des êtres, identique retrait de ce qui s'avance maladroitement démasqué. Cela ne fabrique pas un projet global, encore moins une mission. Cela projette des ombres, dont les contrastes, on l'espère, nous serviront de jauge.

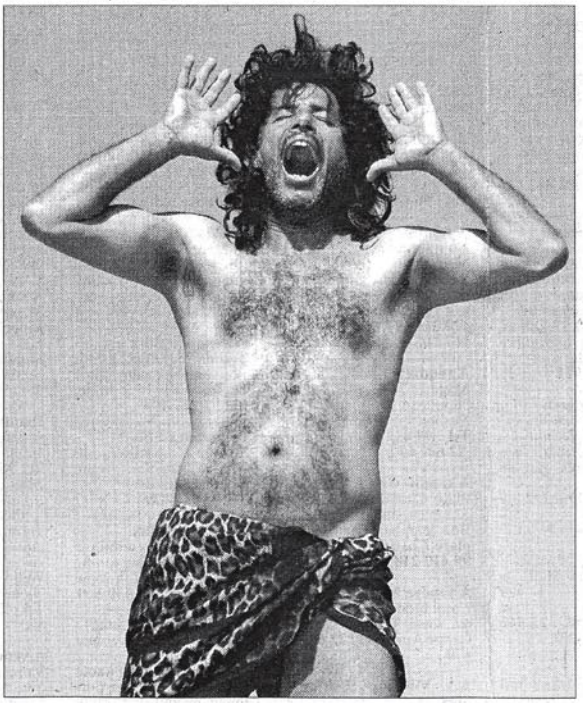
Une fois encore, c'est la proposition de cette 17° édition du FID Marseille : parcourir en près de cent films les ombres du monde. Ombres variées, certes, et dont l'actualité des trente films en compétition tachera d'ébranler nos certitudes. Sans omettre les écrans parallèles, mêlant comme à l'accoutumée des inédits mondiaux avec des œuvres qui appartiennent déjà à l'histoire ".

Ce programme réunira des films venus du monde entier : Allemagne, Liban, France, Espagne, Portugal, Palestine, Brésil, Allemagne, Etats-Unis, rares ou totalement inédits. Le documentaire s'y présente sous une multiplicité de facettes : regards d'auteurs, films d'artistes et d'animation.

Après la projection au " Doc à Tunis " et au Festival de Cannes où il présentait son film, Nejib Belkadhi réitère à Marseille.

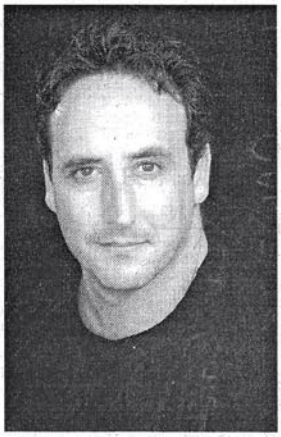
En effet, son film VHS - Kahloucha a été Sélectionné suivant une programmation sérieuse aussi bien pour la qualité des films présentés, que pour l'accueil et le respect des partenaires.

Si les choix de programmations sont toujours renouvelés et audacieux, VHS- Kahloucha fait bien partie de ces films originaux et pertinents. En résumé, il s'agira du parcours d'un peintre en bâtiments passionné de films d'actions et qui met toute son énergie et son audace à la réalisation de longs-métrages. Ses acteurs sont choisis dans la cité même des " Kazmet " en périphérie de Sousse. Cité où vivent tous les exclus, les beznassas et les dissidents de l'ordre social.



Kahloucha

Dans ce documentaire, la caméra a suivi ce personnage à travers ses ambitions, ses films, son entourage, et pendant qu'il terminait le tournage de son dernier film en date : " Tarzan des Arabes ".



Belkadhi

Nejib Belkadhi nous offre, par le biais de Kahloucha, une belle leçon de vie et de ...cinéma en nous montrant simplement qu'il faut vraiment le vouloir pour assouvir ses passions. Un documentaire qui reste à découvrir pour tous ceux qui n'auront pas encore eu la chance et le plaisir de le voir. Souhaitons lui d'obtenir un prix à Marseille !

Nadia ZOUARI

Le Quotidien / Tunis 20 juin 2006

RP

"VHS Kahloucha"

A la conquête du festival international de Marseille

Un discours vrai et de l'audace dans la conception, frappant fort sur le grand écran. C'est le cas, de "VHS Kahloucha" qui se fraie un chemin dans les grands festivals. A commencer par "Cannes", en attendant "Fid Marseille" prévu du 6 au 11 juillet.

Le documentaire de Nejib Belkadhi, rappelons-le, a été projeté en premier lors du "Festival Doc à Tunis" tenu dans sa première édition du 5 au 9 avril dernier. Cela lui a donné la possibilité de contempler bien d'autres cieux. Le documentaire commence déjà à retrouver du succès puisqu'il a été applaudi par un public de pros à Cannes.

Le documentaire parle de l'aventure de Moncef Kahloucha, un personnage subversif qui, avec des moyens presque inexistants, arrive à faire du cinéma. Il porte en lui le rêve de se mesurer aux Grands du domaine. Une histoire vraie qui nous amène à découvrir bien d'autres mentalités à travers les dédales les plus reculés de la ville de Sousse.

La ville de Marseille accueille Kahloucha pour la 17ème édition du Festival international du documentaire; une manifestation de la trempe du festival de "Cannes" sauf qu'elle est plus spécialisée, et encore plus sélective.

Cent films documentaires y seront projetés dont trente seulement seront en compétition.

"VHS Kahloucha" en fait partie.

Pendant cette édition du festival, trois rétroperspectives seront proposées : celle du cinéaste Hormut Bitomski, figure majeure documentaire allemand contemporain, en suite du cinéma documentaire allemand contemporain, ensuite du cinéma documentaire du Catalan Joaquim Jorda et enfin au Québécois Robert Morin.

On apprend aussi d'après la programmation que "dans le cadre de la collaboration reconduite avec "*Les cahiers du cinéma*", Emmanuel Burdeau, leur rédacteur en chef, propose un programme dédié à la stimulation qu'exerce aujourd'hui la forme documentaire sur les films de fiction. Intitulé significativement "Be with mo", il s'agit d'un manifeste de l'ouverture qui vise à user du documentaire dans la fiction pour en finir avec les faux débats.

Bien d'autres personnalités du cinéma y seront conviées ... Le tout donnera à voir une manifestation qui célèbre le documentaire en tant qu'art à part entière.

Mona BEN GAMRA